

Élisée Reclus et les États-Unis

Genèse d'une géographie

Ronald Creagh

« Je n'ai pas vécu seulement dans le passé de l'histoire, j'ai frêmi, moi aussi, cellule infinitésimale, de la grande vibration de vie qui anime aujourd'hui toute l'humanité, le grand corps de la Terre ».

Élisée Reclus, *Correspondance*, t.III p. 309

« La géographie, prise dans son sens étroit et poursuivie d'une manière exclusive, est une des études les plus dangereuses. D'ailleurs, quelle est la science qu'on ne puisse raccornir, dessécher, priver de toute sève, réduire à rien quand on l'étudie isolément, sans ampleur de l'esprit, sans largeur de conceptions ? Tout savoir humain doit avoir sa part d'humanité »

Élisée Reclus, *Leçon d'ouverture de géographie comparée dans l'espace et dans le temps*, 1894.

Résumé

Comment les convictions intimes influencent-elles l'écriture d'une œuvre scientifique ? Leur caractère « subjectif » permet-il de franchir les préjugés du temps et ceux des collègues, pour enrichir le savoir « objectif » par un travail original ? Ces questions incontournables sont particulièrement pertinentes au sujet d'Élisée Reclus. Écarté par les géographes français de son époque, admiré par les autres, discrédité par Marx mais lu et traduit dans de nombreuses langues, ce géographe de l'émancipation sociale porte un regard professionnel aussi bien que politique sur le grand théâtre de l'univers. Ses études des États-Unis, pays qu'il a visité à deux reprises et discuté toute sa vie durant, révèlent la personne et sa marque sur une recherche hors des sentiers battus. Ce rapport intime d'un chercheur à son œuvre scientifique et le caractère révolutionnaire de cette géographie reclusienne constituent un cas exemplaire qui explique le retour du personnage et de ses questions dans l'actualité la plus brûlante.

Cet article est dédié à Alex Galizzi, qui m'a introduit dans les années 80 sur les grands chemins de l'Internet, à Jean-Marc Bonnard, Claude Delattre et Pierre Sommermeyer, qui me permettent de continuer à y papillonner.

Introduction

En 1852, dans le port de Liverpool, le « John Howell » partait pour La Nouvelle-Orléans. Il embarquait le jeune Élisée Reclus comme aide-cuisinier. A 22 ans, celui-ci s'était expatrié de France du fait de son opposition au coup d'état du 2 décembre 1851 de Louis-Napoléon Bonaparte, autoproclamé empereur des Français l'année suivante.

Le bateau à voiles faisait route vers la Louisiane, où Reclus vécut plus de deux ans. Il put aussi, durant les vacances, remonter le cours du Mississippi jusqu'au Canada. Il dépeignit par la suite ce voyage transatlantique en termes aussi suggestifs de ses émotions intimes que révélateurs de ses futures positions de géographe ¹.

Son séjour à La Nouvelle-Orléans et dans une plantation sudiste lui offrit plus tard l'occasion de rédiger des articles dans l'importante *Revue des Deux-Mondes*. Il commenta aussi la Guerre de Sécession, comme le fit également Karl Marx, mais avec l'avantage d'avoir vécu aux Etats-Unis ². Son importante analyse, comparée à celle du philosophe allemand, révèle des angles d'approche fort différents et significatifs ³. Enfin, dans la période de maturité, Reclus retourna dans la République américaine pour préparer le tome 16 de son œuvre monumentale, la *Nouvelle Géographie Universelle*, consacré à cette nation et publié en 1892 ⁴. Toute sa vie, les Etats-Unis ont ainsi occupé

¹ "Fragment d'un voyage à la Nouvelle-Orléans, 1855." *Le Tour du Monde* vol. I, No. 12 (186) pp. 177-192. 1 exemplaire à la Bibliothèque nationale, cote 4° Pb. 5566 ; "La Nouvelle-Orléans", *Les Cahiers Élisée Reclus*, No. 23 (avr.1999). Il existe une belle traduction en anglais, par John Clark et Camille Martin, *Élisée Reclus. A Voyage to New-Orleans*. Thetford, Vermont : Glad Day Books (Revised and Expanded Edition), 2004, avec une introduction et les illustrations d'origine. L'historien Gary S. Dunbar n'a trouvé aucune trace de ce navire dans les journaux louisianais ; Gary S. Dunbar « Élisée Reclus in Louisiana » *Louisiana History: The Journal of the Louisiana Historical Association*, Vol. 23, No. 4(Autumn, 1982), pp. 341-352. Reclus est arrivé aux Etats-Unis soit à la fin de l'année 1852 soit au début de 1853 , cf. *Eliseo Reclus. La vida de un sabio justo y rebelde*. Barcelona (Biblioteca de la Revista Blanca, n.d. p. 104)

² Plus tard, Reclus, comme Marx, a analysé la Commune de Paris (mais il en a été un des acteurs).

³ L'ensemble des écrits de Reclus sur la Guerre de Sécession est signalé à la fin de cet article.

⁴ Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle : la Terre et les Hommes*, Paris : Librairie Hachette et Cie., 19 vols. (1876-1894). T. 16, p. 817. Edition anglaise : Élisée Reclus, *The Earth and its Inhabitants, North America* / by Élisée Reclus ; edited by A.H. Keane. Published : New York : D. Appleton, 1890-1893. 3 v. : ill., maps ; 28 cm. Contents : v.1.

une place de choix dans son œuvre littéraire, journalistique et géographique.

Nous observerons ici ces trois regards fort différents, – le récit de voyage, le commentaire politique et l'étude géographique. Pour bien les comprendre, cette introduction les saisira sous l'éclairage de l'incontournable controverse qu'a suscitée Reclus, enfant terrible de la géographie.

Les tout premiers écrits d'Élisée Reclus paraissent en un temps où, en France, la géographie ne fait guère partie de « l'institution. » Leur bonne qualité littéraire, leur destination pour le grand public, puis l'ensemble de son œuvre, quelques vingt-cinq mille pages selon le professeur Georges Roques, reçurent un accueil contrasté. On peut y voir l'illustration éloquent de la dialectique d'un géographe avec sa profession, son public et les idées de son époque.⁵

Fort estimé en Grande-Bretagne, très lu dans son pays et en Espagne, traduit dans plus de vingt langues, Reclus fut proscrit par l'Etat français et considéré avec dédain par les principales têtes de l'école française de géographie. Certes, l'affirmation mérite d'être nuancée, et comme Philippe Pelletier l'a montré, certains l'apprécièrent dans un premier temps et le rejet se fit sans foudroyer notre auteur⁶. On traita son œuvre de scientifiquement dépassée et, assez rapidement, elle fut volontairement ignorée. En dehors de l'institution universitaire, au sein du mouvement social, Karl Marx et les marxistes ne lui ménagèrent pas leur mépris⁷. Quelles étaient donc les positions de l'auteur de la *Nouvelle Géographie Universelle* pour qu'il ait été si longtemps écarté d'une tradition qui se voulait homogène ? Et pourquoi l'opposition est-elle à la fois politique, scientifique et, ajoutons-le, professionnelle ?

British North America -- v.2. Mexico, Central America, West Indies -- v.3. The United States.

⁵ Georges Roques, « Élisée Reclus géographe : un héritage encore virtuel », *Réfractio*ns , N° 4 (automne 1999). <http://melior.univ-montp3.fr/ra_forum/fr/roques_georges/heritage_reclus.html>. Cet article énumère aussi quelques apports importants de Reclus qui ont été relevés par des géographes ailleurs qu'en France.

⁶ Philippe Pelletier, *Élisée Reclus, géographie et anarchie*. Les Editions libertaires, 2009.

⁷ Médaille d'or de la prestigieuse Société Royale de Géographie de Grande-Bretagne, il présenta une communication le 2 avril 1903. Son contemporain Patrick Geddes rangeait Reclus dans la lignée des grands travaux synthétiques rédigés depuis le 18^e siècle, de l'*Histoire naturelle* de Buffon au *Cosmos* de Alexandre von Humboldt ; cf. Patrick Geddes, « A Great Geographer : Élisée Reclus, » in Joseph Ishill ed., *Élisée and Elie Reclus. In Memoriam*. The Oriole Press, 1927, pp. 151-158. Une encyclopédie suisse publiée en 1948 considère Reclus comme un des fondateurs de la géographie moderne ; voir *Schweizer Lexicon*. Zurich : Encyclios-Verlag, 1948, t. VI, art. « Reclus ».

Sur les opinions de Vidal de la Blache, un des fondateurs de l'école française de géographie, voir Lettre de Vidal de la Blache à Jean Brunhes, en 1908, citée in M. Sivignon, *Hérodote*, No. 117 p. xx ; son gendre Emmanuel de Martonne, autre figure importante de cette école, osait écrire que rien n'existait avant Vidal de la Blache : cf. Georges Roques, « Élisée Reclus géographe : un héritage encore virtuel », *Dans la Marge. Geographica*, 1 novembre 2004.

Pour Marx, « les frères Reclus sont parfaitement inconnus pour ce qui est d'œuvres socialistes ».cf. Marx, lettre à Bracke, 20-11-1876, in *Sotchinenia* (œuvres en russe), 2e éd., t. 34, p. Engels traite Reclus de simple compilateur, politiquement cafouilleux.

L'œuvre géographique de Reclus est plus complexe qu'il n'y paraît parce que l'homme s'est dit « anarchiste avant tout » et son engagement politique a été fort connu. En effet, Reclus déborde cela, il touche à tout.

Car il refuse les frontières et les nations, il croit à l'unité de l'humanité, et il préfère faire sentir l'épaisser des relations sociales et des rapports humains avec la Terre plutôt que de réduire la vie au squelette de cartes abstraites et de tableaux statistiques. La géographie reclusienne n'aura pas pour but de fournir des cartes d'état-major pour les guerres futures, ni d'inculquer le patriotisme.

Or le miroir déformant de la presse, l'émotion causée par les « attentats », la criminologie « scientifique » d'un Lombroso n'étaient pas là pour faciliter l'analyse. Cela a excité les passions jusqu'aux Etats-Unis où un journal a été jusqu'à écrire : « Quel dommage que des hommes comme Élisée Reclus ne peuvent pas être rapidement fusillés.⁸ » En France, en tout cas, les éditions Hachette ont surveillé de près les écrits de l'auteur pour éviter que ses jugements sur les affaires publiques soient exposés dans ses publications.

Les positions de Reclus étaient gênantes pour le jacobinisme de l'Ecole Normale Supérieure de cette époque et ses adversaires ne pouvaient recourir qu'à une critique feutrée. On ne voulait pas d'une géographie politique, et on aimait encore moins que celle-ci soit traitée par un dissident. Sans le dire ou en le disant, on rejetait les idées anarchistes. Mais dénoncer ses idées politiques, c'était abandonner l'objectif essentiel de la profession, celui d'être reconnue comme scientifique à part entière, au discours neutre et respectueux du « devoir d'objectivité ». En outre, elle n'était guère en mesure de saisir l'inspiration anarchiste de cette géographie ; l'époque ne donnait pas dans la finesse quand il s'agissait de parler de ce courant. Et parce qu'il écrivait si bien, les professionnels de sa discipline conseillaient au lecteur de le placer plutôt dans le champ de la littérature.

C'est ainsi que le patriotique Vidal de la Blache, qui était à l'époque une figure essentielle de la géographie en France, présentait son jugement sur Reclus comme une évidence, puisqu'il se dispensait de toute argumentation.

Si l'école française ne voulait pas mélanger géographie et politique, sa géographie était bel et bien politique. Assurément, quand Reclus écrivait dans les années 1860, la discipline n'existait guère dans le

⁸ Cité dans Élisée Reclus, *An Anarchist on Anarchy*, 1884. La citation a été mise par Benjamin R. Tucker, qui mentionne seulement qu'elle est tirée du journal *The Press*, de Providence, R.I..

pays. Les écoles secondaires n'enseignèrent la géographie qu'à partir de 1872. La classe dirigeante, traumatisée par la défaite de la guerre contre la Prusse, estima que cet échec était dû à la supériorité des cartes allemandes. L'enseignement de la géographie allait donc revêtir une signification nationaliste, et d'ailleurs les divers géographes se répartirent en écoles nationales,— par exemple l'école française autour de Vidal de la Blache.⁹

Si le rejet politique des écrits de Reclus est plutôt implicite, l'opposition s'affiche plus nettement quand il s'agit de sa science. En France et en Grande-Bretagne, les géographes de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e veulent s'engager dans une spécialisation de la connaissance, dans la lignée des universités allemandes. L'ouverture de leurs universités est « le reflet fidèle de la conception d'une activité professionnelle aux limites bien définies, avec des méthodes distinctes et des savoirs de spécialistes jalousement gardés, caractéristiques de la vie professionnelle.¹⁰ » L'époque est riche en avancées des sciences : théories de la chaleur, des gaz, chimie moderne, darwinisme, anthropologie et ainsi de suite, mais les géographes veulent s'isoler de tous ces courants et construire leur propre tranchée d'où ils mènent leurs escarmouches contre toute hérésie. Ils vivent dans un univers newtonien, un monde divisé en domaines fondamentaux qu'il suffit d'additionner pour en refaire la synthèse. A l'intérieur de ces domaines on formule des lois, on fait des prédictions correctes, on contrôle les phénomènes. On est dans un univers mécaniste qui fonctionne généralement selon des équations linéaires, par exemple dans l'étude de la croissance d'une cité ou d'un voisinage ou l'apprentissage des concepts¹¹.

Mais qu'est-ce donc que la neutralité scientifique ? Un style impersonnel et neutre n'est pas pour autant dépourvu d'intentions subjectives : il vise à présenter le texte comme une œuvre scientifique, objective, et son auteur comme impartial ; les remarques impressionnistes sont sans doute gommées, mais les idéologies sont toujours latentes. Un lecteur averti sait bien, par exemple, que l'observation géographique peut minimiser la place des femmes dans une société donnée, révéler des orientations marxistes ou libérales, et que la neutralité du langage peut trahir la fonction technocratique d'une institution et son absence de compassion.

⁹ André Meynier, *Histoire de la pensée géographique en France (1872-1969)*. Paris : PUF, 1969.

¹⁰ Tom Steele, « Élisée Reclus et Patrick Geddes, géographes de l'esprit, » *Réfractations*, No. 4 (Automne 1999).

¹¹ John S. Bums, « Chaos Theory and Leadership Studies: Exploring Uncharted Seas, » *Journal of Leadership & Organizational Studies* 2002; 9; 42, citation p. 43.

S'il s'agissait bien de science, celle-ci était-elle donc l'alpha et l'omega de la géographie ? Fallait-il rejeter d'autres options possibles, qui stimuleraient la subjectivité la plus intime et l'ouverture des esprits ?

Les choix anarchistes de Reclus interfèrent sur un point essentiel : sa méthode. S'il fut reconnu plus facilement hors de France, c'est peut-être aussi parce que, plus qu'ailleurs, les sciences humaines et la philosophie témoignaient d'une hostilité quasi viscérale à l'égard de tout cadre explicatif qui s'appuie sur les sciences de la nature. Reclus a adopté une perspective molaire, qui l'amène à considérer comme un tout les faits naturels et les faits humains.

En parcourant l'ensemble de son travail, on peut dire qu'il conçoit l'univers et l'anarchie comme autant d'harmonies. L'univers est « une harmonie première.¹² » Celle-ci se trouve modifiée quand la « solidarité de la terre et de l'homme » prend des formes nouvelles, quand les peuples apprennent à réagir « par la force de l'association. »¹³

Pour Reclus, en effet

« Il ne s'agit point d'ailleurs d'un parallélisme géométrique entre les phénomènes de la nature et les événements de l'histoire. La ressemblance entre les horizons et les faits n'est point absolue comme le serait l'image d'un objet reflété dans une glace. Non, l'accord qui s'établit entre le globe et ses habitants se compose à la fois d'analogies et de contrastes ; comme toutes les harmonies des corps organisés, il provient de la lutte aussi bien que de l'union, et ne cesse d'osciller autour d'un centre de gravité changeant »¹⁴

Cette idée d'harmonie peut paraître indûment optimiste, elle masquerait l'idée que le monde n'est peut-être que chaos. On peut cependant conjecturer que Reclus, qui a été franc-maçon pendant une courte période, a repris le sens que celle-ci présente, comme la recherche d'un équilibre.¹⁵ La citation qui précède fait une place au conflit, et parle d'un centre de gravité changeant, ce qui renverrait donc à

¹² Élisée Reclus, [Compte-rendu de l'ouvrage de G.P. Marsh, *Man and Nature*] « L'Homme et la nature : De l'action humaine sur la géographie physique », *La Revue des Deux Mondes*, vol. 54 (1 déc. 1864) p. 766. Ce thème de l'harmonie, que nous esquissons ici, mériterait une étude plus approfondie, notamment pour saisir comment la pensée de Reclus a évolué sur ce sujet. Dans son dernier ouvrage, *L'Homme et la Terre*, t. vi, p. 507 il mentionne « des théories qui expliquent la formation des mondes par une évolution lente, une émergence graduelle des choses hors du chaos primitif. » Il en conclut en assimilant le progrès à ces émergences.

¹³ Ibid.

¹⁴ Reclus, *La Terre. Description des phénomènes de la vie du globe*, Paris : Hachette, 1868-1869. 2 vol. Citation t. II p. 619. (L. Febvre attribue à tort ce texte à la *Nouvelle Géographie universelle*.)

¹⁵ Mes remerciements vont à Mme Danièle Haas qui m'a suggéré cette possibilité. Voir aussi la remarque de G. Roques sur l'équilibre des forces opposées, en référence à Proudhon. Georges Roques, « Élisée Reclus géographe. Un héritage encore virtuel, » *Réfractations*, n° 4 (Automne 1999).

quelque situation d'équilibre instable. Pour nos contemporains, plutôt qu'un grand récit, il est possible d'y voir un cadre général, ouvert aux théories de la complexité : ne mentionne-t-il pas, par exemple, « la force de l'association » ?¹⁶ Or, comme l'a fait remarquer Georges Roques, la redécouverte contemporaine de Reclus mérite d'être prise en compte dans la réflexion sur les systèmes complexes :

« Il peut ainsi être considéré comme le précurseur de la réflexion sur le couple biostasie-rhexistasie, les théories dissipatives, les bifurcations et la théorie des catastrophes. »¹⁷.

En fait, les critères scientifiques usuels apparaissent bien dans son œuvre : établissement de typologies, compte-rendus d'ouvrages savants, et surtout application de la méthode qu'il a présentée dans l'ouvrage précédemment paru, *La Terre*. Notons, en particulier, qu'au lieu d'un ordre rigoureux qui serait « tout extérieur » il choisit d'expliquer « *le sens intime* relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire¹⁸ ».

Les chercheurs qu'il inspire sont peu nombreux quoique sérieux et même souvent brillants, mais d'autres travaux qui le citent relèvent plus de l'hommage de circonstance ou de la référence à un père tutélaire, voire à une figure totémique¹⁹.

La mise à distance de Reclus fut donc commandée par une méfiance politique et une approche scientifique différente. Il faut y ajouter une troisième raison : la critique d'ordre scientifique permettait aux universitaires de sélectionner leur public, et donc de former une élite. Ici aussi, nous voyons une géographie officielle orientée par des convictions intimes d'ordre corporatiste.

Or l'époque voit surgir une vague d'éducation populaire, qui pourrait constituer une concurrence, une compétition dans les formes, dans les méthodes aussi :

« La pratique de l'éducation populaire commence réellement avec l'ouverture des méthodes 'scientifiques' à un public de masse. Mais c'est de son expérience personnelle que le profane tire son désir de formation. Pour le profane, l'analyse et la compréhension scientifique de l'expérience personnelle était l'antidote à la rhétorique du curé et de l'homme politique et le commencement de la libération individuelle et politique. » De plus, ce courant, « à l'exception du positivisme, exaltait la vision globale ou holistique.²⁰ »

¹⁶ On peut aussi penser, mais ce n'est pas le sujet de cet article, que Reclus perçoit l'anarchie de la même manière.

¹⁷ G. Roques, art. cité.

¹⁸ *Nouvelle Géographie universelle*, t. I, pp. II-III. (Souligné par moi).

¹⁹ Cf. Paul Boino, « Plaidoyer pour une géographie reclusienne ». *Réfractions*, n° 4 (Automne 1999).

²⁰ Tom STEELE, « Élisée Reclus et Patrick Geddes, géographes de l'esprit. Les études régionales dans une perspective

C'est dans cet esprit que Reclus travaille. Il n'écrit pas à la seule intention des savants et des classes dominantes, mais aussi pour le grand public. La première édition de la *Nouvelle Géographie Universelle* ne consiste pas dans l'imposante collection de volumes que nous découvrons aujourd'hui dans les belles bibliothèques ; c'est une revue hebdomadaire, qui est parue pendant dix-sept années sans être interrompue une seule fois. On peut dire que cette publication est un événement social. Elle s'adresse à un très large public, dans la grande tradition anglaise d'Adam Smith et de Charles Darwin ou plus récemment de l'historien Eric J. Hobsbawm. Ces savants renommés et sans doute exigeants sont souvent d'une lecture plus agréable que ne le sont leurs commentateurs ²¹.

L'écart stylistique de Reclus par rapport aux géographies classiques, à quelques exceptions près, laisse transpirer l'excitation d'un découvreur.²² Si l'expression imagée ne remplace pas un raisonnement rigoureux, elle est une friandise pour l'élève. Notre explorateur pique la curiosité du lecteur en indiquant les lieux où la cuisine est appréciée, les différences entre peuples, pays et climats. En avance sur son époque, son intérêt pour les interactions entre la nature et l'homme le conduit à introduire dans la géographie un aperçu des migrations animales et végétales propres à développer ce qu'on pourrait nommer le sentiment écologique. Attitude bien opposée à celle de ses prédécesseurs qui ne s'intéressaient à la faune et à la flore américaines que pour les introduire dans leur patrie chaque fois que c'était possible.

On serait tenté de rattacher ce style d'écriture au romantisme, comme celui de tant de personnages qui, pour des raisons opposées, sont parties en exil ²³. Ses récits de voyage, où l'émotion et même le lyrisme

globale. » Traduction de Claire Beauchamps. <<http://raforum.info/reclus/spip.php?article26>> (Consulté le 19/6/2011).

²¹ Sur la personnalité et le style de Reclus, on lira avec plaisir le numéro spécial qui lui est consacré dans la revue *Itinéraire*, (1998) n° 14-15, et les ouvrages de Joel Cornuault, *Élisée Reclus, géographe et poète*. Eglise-Neuve d'Issac : Federop, c1995. 78 p. ainsi que les travaux plus récents de cet auteur.

²² Parmi les exceptions, il faut citer Alexandre von Humboldt qui aurait influencé Reclus dans sa manière d'écrire, selon le témoignage de son ami Kropotkine. Peter Kropotkin, « Obituary : Élisée Reclus, », *The Geographical Journal*, Vol. 26, No. 3. (Sep., 1905), p. 337-343.

²³ A partir de la Révolution de 1789 et jusqu'à la fin du 19e siècle, l'Etat français a provoqué le départ de groupes entiers, pour des raisons diverses et parfois opposées ; Louis-Napoléon Bonaparte, par le décret du 8 décembre 1851, établit le principe de la déportation « des individus placés sous la surveillance de la haute police » ; et en 1872 la République proscrit les partisans de la Commune de Paris. Ces populations hétérogènes ont suscité une éclosion d'idées et de textes dont le tableau général reste à faire, car s'il existe des monographies sur l'émigration française, notamment Sylvie Aprile, *Le siècle des exilés. Bannis et proscrits de 1789 à la Commune* (2010), il faudra bien ressusciter aussi l'univers intellectuel et politique de l'ensemble de l'émigration politique au sein des diverses métropoles de l'Ancien et du Nouveau Monde. Au temps de Reclus, on peut citer des militants du mouvement social comme Louise Michel, mais aussi Jules Leroux, frère de Pierre Leroux, qui lance au Etats-Unis *L'Etoile des pauvres et des souffrants* (1881-1883) ; Charles Malato, auteur de *Les joyusetés de l'exil* (rééd. Acratie, 2005) au sujet des immigrants français en Angleterre. Tous ces exilés représentent un courant dont il reste à étudier l'influence, même s'ils n'ont pas marqué leur époque au même degré que l'avaient jadis fait Chateaubriand, Lamartine ou Mme de Staël dans le développement du romantisme français.

transparaissent, semblent conserver des traces de romantisme : l'intensité passionnée, le refus des limites, l'insatisfaction du présent, la méditation sur l'histoire et l'esprit de révolte. Il est vrai, le jeune homme a beaucoup lu, même cette littérature de cape et d'épée dont Alexandre Dumas est la personnification.²⁴

Certains traits récurrents, peut-être même essentiels, que l'on trouve chez les pré-romantiques et leurs successeurs ont disparu. Reclus aime voyager, mais il n'est pas un nostalgique de l'ailleurs. Il s'intéresse à tous les peuples, mais ce n'est pas un cosmopolite ni même d'abord un internationaliste : il se sent être, par essence, un enfant de la Terre. Il s'intéresse aux sociétés archaïques, mais il ne partage pas le mythe d'une époque primitive et jeune. Le fond de son être, le respect absolu de sa conscience, trait caractéristique qui lui vient de son père, l'a préservé du nationalisme mystique, et il n'a jamais rejeté l'analyse intellectuelle et didactique : son texte nous donne les noms techniques de chaque poisson qu'il a vu²⁵.

Enfin, après sa rupture avec le piétisme, il n'éprouve aucune mélancolie religieuse, ni le goût du lugubre ou du sépulcral. Cette fracture est profonde, elle transgresse même des siècles peut-être les plus brillants de l'histoire de France, au-delà d'un Pascal qui voit le monde visible comme un petit cachot, au-delà d'un Rousseau qui déclare : « j'étouffe dans l'univers ». Reclus, au contraire, s'identifie à celui-ci :

« j'ai fait revivre la nature autour de moi. [...] La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'espace reflète sur sa molécule presque imperceptible l'univers qui l'entoure de son immensité : c'est ainsi que j'essaye de réfléchir le monde environnant ». ²⁶

Les temps présents ont commencé à revoir leur jugement sur Reclus, admirant l'acuité de son regard et la justesse de bien des prospectives. Il revient à Yves Lacoste de l'avoir enfin fait reconnaître par ses collègues français. Il a montré que sa « géographicit   » ne correspondait pas aux normes de son époque: il associait le temps à l'espace, y mêlait des considérations ethnographiques ; il se souciait

²⁴ Qu'il cite dans « Fragment d'un voyage ». Il est d'ailleurs intéressant de noter que les anarchistes de la fin du siècle ne se sont pas désintéressés du roman de cape et d'épée. Voir par exemple « Un Alexandre Dumas libertaire : Michel Z  vaco », in <<http://raforum.info/spip.php?article3818>>. [Consulté le 9 juillet 2011].

²⁵ Sur l'enfance et les croyances de Reclus, lire les belles pages écrites par une de ses sœurs, redécouvertes et publiées par Federico FERRETTI, « Comment Élisée Reclus est devenu athée. Un nouveau document biographique », *Cybergeo : European Journal of Geography*, Epistémologie, Histoire de la Géographie, Didactique, article 493, mis en ligne le 16 mars 2010, modifié le 18 mars 2010. URL : <http://cybergeo.revues.org/22981>. Consulté le 24 juillet 2011.

²⁶ Blaise Pascal, *Pensées*, édition de 1671. XXII, « Connaissance générale de l'homme ». Jean-Jacques Rousseau, *Lettres    Malesherbes*, III. Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. I, p. II.

même de la préservation de la nature, en une époque industrielle et prédatrice, ivre de l'idée du progrès. Georges Roques rappelle que l'américain Berkland a vu dans Reclus un précurseur de la dérive des continents ; pour le russe Anuchin il invente le concept d'environnement géographique ; Gary Dunbar en fait un précurseur de la géographie sociale ; le belge Nicolaï signale dans son œuvre la paléo-géomorphologie climatique.

Au demeurant, si la géographie a beaucoup progressé depuis le 19^e siècle, pourquoi revenir sur le passé si certaines conclusions sont obsolètes ? L'étrange actualité dont il bénéficie aujourd'hui viendrait-elle d'ailleurs que de son caractère savant ? Et d'ailleurs, quel poids faut-il donner à la scientificité d'une œuvre géographique ? Si celle-ci doit être reconnue par ses pairs, n'est-ce pas la tuer dans l'œuf en un temps où les contraintes au conformisme sont particulièrement décisives pour obtenir un emploi ou une subvention ?

Il faut donc aller plus loin. Rechercher les ressorts qui font jaillir le désir d'être géographe, car ils mettent en évidence une visée vraiment singulière. Prospector, par conséquent, l'écriture, les intentions qui l'animent et qu'il cache par pudeur. Resituer ses écrits dans les divers contextes de la vie où ses idées se sont exprimées.

On découvre alors que si Reclus est un dissident, et donc un atypique, il faut chercher en quoi consiste son atypisme, et pour le dire tout net, son anarchisme. Car ce type de pensée ne relève pas d'une doctrine uniforme, de penseurs reconnus par tous, comme dans le cas du marxisme. On ne peut se contenter de plaquer sur Reclus les idées de tel ou tel de ses camarades. Ni s'épargner de voir s'il a donné un caractère révolutionnaire à ses publications « professionnelles ».

Quel est donc l'anarchisme de Reclus, qui va orienter sa vision de géographe, la fascination et la jouissance du vécu, d'un cosmos ressenti comme un corps de pures intensités ? Le "Fragment d'un voyage à La Nouvelle-Orléans" nous permettra de situer Reclus dans quelques cadres de pensée de son époque. Ses analyses de la Guerre de Sécession permettront de saisir ses différences avec la pensée marxiste. Son tome sur les Etats-Unis, enfin, nous révélera son extraordinaire entreprise pour lier une pensée anarchiste avec une analyse scientifique d'un pays.

I. Fragment d'un voyage, ou la transfiguration de l'univers

« Fragment d'un voyage à La Nouvelle-Orléans. 1855 » est le récit, huit ans après, du voyage que

Reclus a entrepris de Liverpool aux Etats-Unis, à 22 ans, sur un bateau, le *John Howell*. Il y a travaillé comme aide-cuisinier pour payer sa traversée, et l'on peut déduire du récit qu'il y a dormi sur le pont.

L'expédition a sans doute commencé en 1852 et sa narration paraît le 1^{er} février 1860. C'est son troisième article en France sur les Etats-Unis, car il a été précédé par deux autres sur le Mississippi, parus dans l'illustre *Revue des Deux Mondes*.²⁷ Mais la rédaction du voyage est sans doute antérieure. Par bonheur, elle figure dans une nouvelle revue, *Le Tour du Monde*, qui va connaître le succès. Et la maison d'édition n'est rien d'autre que l'importante Librairie Hachette, dont Reclus sera bientôt un auteur attitré.²⁸

La revue se destine à la littérature des voyages. Elle se veut sincère et éducative, mais en alliant variété et plaisir.²⁹ Le publiciste est un homme expérimenté, Edouard Charton (1807-1890), vieux saint-simonien, et républicain qui, comme Reclus, a protesté contre le coup d'état du 2 décembre 1851. A l'âge d'or de la gravure, il s'est entouré d'artistes de premier plan, comme Gustave Doré.

Tout un passage du récit mérite d'être cité ici, car il me semble donner la clé du personnage :

« J'étais étendu dans la chaloupe au-dessus du gouvernail et je regardais les étoiles. Dans cette position, mon être n'existait que pour jouir toutes les ondulations du navire et des vagues faisaient passer un frisson d'aise à travers mon corps ; mon âme elle-même était comme supprimée ; il ne me restait plus que la faculté de savourer à larges poumons l'air frais de la nuit. Balancé comme en un hamac dans la chaloupe suspendue, tantôt élevé à vingt pieds au-dessus de l'eau, tantôt ramené jusqu'à sa surface, j'entendais tour à tour la vague frapper les bordages de la chaloupe ou disparaître sous le gouvernail du navire avec un bruit caverneux ; autour de moi la phosphorescence des méduses et des rotifères jetait une pâle et tremblotante lueur, et parfois la rencontre de deux ondes lumineuses faisait briller à mes yeux comme le reflet d'un éclair. Tout près, la mer semblait rouler du feu, tandis que dans le lointain elle répandait une vague lumière bleuâtre comme celle de l'alcool enflammé. »

²⁷ « Le Mississippi. Études et souvenirs » : « 1. Le cours supérieur du fleuve. » *La Revue des Deux Mondes*, T. 1 Vol. 22 (15 juil. 1859) p. 257-296 ; « 2. Le delta et la Nouvelle-Orléans, » *La Revue des Deux Mondes*, T. 2 Vol. 22 (1 août 1859), p. 608-646. Ces deux articles sont parfois incorrectement datés par les biographes.

²⁸ « Fragment d'un voyage... » art.cit. ; "La Nouvelle-Orléans", *Les Cahiers Élisée Reclus*, No. 23 (avr.1999). Il existe une belle traduction en anglais, par John Clark et Camille Martin, *Élisée Reclus. A Voyage to New-Orleans*. Thetford, Vermont : Glad Day Books (Revised and Expanded Edition), 2004, avec une introduction et les illustrations d'origine. L'historien Gary S. Dunbar n'a trouvé aucune trace de l'arrivée de ce navire dans les journaux louisianais ; Gary S. Dunbar « Élisée Reclus in Louisiana » *Louisiana History: The Journal of the Louisiana Historical Association*, Vol. 23, No. 4 (Autumn, 1982), pp. 341-352. Reclus est arrivé aux Etats-Unis soit à la fin de l'année 1852 soit au début de 1853, cf. *Eliseo Reclus. La vida de un sabio justo y rebelde*. Barcelona (Biblioteca de la Revista Blanca, n.d. p. 104)

²⁹ Préface d'Edouard Charton, *Le Tour du Monde*, vol. I n.1 (février 1860).

Ce texte n'a guère fait l'objet d'études, et pourtant il mériterait un long examen³⁰. En effet, il soulève implicitement un problème philosophique souvent négligé par les scientifiques, celui de l'erreur « cartésienne, » qui consiste à penser que l'émotivité doit être écartée de tout raisonnement rationnel, objectif³¹. Il convient, au contraire, de rechercher comment les concepts scientifiques d'une époque parfois servent d'éventail à ses formes de sensibilité.

Gardons cette idée présente à l'esprit et considérons ce texte qui révèle de manière exceptionnelle à la fois le style expressif, l'extrême réceptivité de ce pèlerin de l'univers et l'étonnant brio de ses futurs choix en géographie.

Ce fragment de voyage révèle le champ visuel de notre auteur, l'audace chromatique : « la mer semblait rouler du feu ». Est-ce une réminiscence de Victor Hugo, « Le feu dans l'eau » ? Le poète parle de l'eau qui semble incendiée, du feu qui vient de l'eau, mais aussi de phosphorescence...³² Mais non ! le roman de Hugo est de 1866, le texte de Reclus de 1860. Et ce dernier a sans doute déjà lu les observations d'Americo Vespucci sur la phosphorescence des mers tropicales.³³...

L'effet de tableau, qui associe la géographie à la peinture, le mélange insolite de pittoresque et de sincérité, empoigne le lecteur et le transporte en imagination sur les lieux : il croit presque voir la scène. Cet effet est voulu, et son auteur répétera souvent que l'éducation géographique doit commencer par donner aux gens l'envie d'observer par eux-mêmes la nature.

Au-delà de l'exotisme authentique apparaît la sensualité. Elle est présente avec des expressions comme « jouir » et « frisson d'aise » du corps. N'est-ce pas étrange en ce dix-neuvième siècle pudibond ? Élisée Reclus, reconnu par tous ses contemporains comme doté d'une inclination très vive pour l'austérité, décrit ici une explosion de jouissance corporelle. Comment expliquer cet écart non conformiste ?

Enfant de la campagne, la familiarité avec les champs, la Terre et ses saisons, aurait pu émousser les sentiments. Il n'en a rien été. Dès son plus jeune âge, il court librement dans la campagne, s'émerveille d'un cours d'eau ou d'une crevasse, et revient de ce paradis pour recevoir quelque taloche parce qu'il a

³⁰ Si le récit du parcours transatlantique attend toujours d'être réédité en français, et accompagné d'un commentaire soigneux, le séjour en Louisiane a été l'objet de l'étude remarquable de Gary S. Dunbar, *Élisée Reclus, Historian of Nature*. Hamden, Conn. : Archon Books, 1978.

³¹ Cf. Antonio Damasio, *Descartes' error. Emotion, Reason, and the Human Brain*, 1994.

³² Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer*, 1866, 2^e partie, II, X (Gallica, document électronique, édition de Paul Meurice, Ollendorff, 1911)

³³ Élisée Reclus. « De l'action humaine sur la géographie physique : l'homme et la nature, » *Revue des Deux Mondes* (1 décembre 1864) p. 768.

troué son pantalon. Adolescent, il entraîne sa sœur dans une course jusqu'à l'épuisement. Il parcourra des centaines de kilomètres à pied, tout seul, pour rejoindre l'école des frères Moraves, dans la communauté protestante de Neuwied, en Allemagne. Par la suite, il désertera l'école et les études supérieures pour retrouver la montagne ou découvrir la mer. Plus tard, il défendra le naturisme et même le nudisme, et grand-père, il enseignera à ses petits-enfants comment grimper dans les arbres. A pied le plus souvent, Reclus prospectera les plaines, explorera les forêts et escaladera les montagnes.

Cette place majeure accordée au corps s'exprime aussi bien par l'effort, l'abstinence, le dépouillement, la rigueur et l'ascétisme, que par l'exaltation de tous les sens et la sensualité. Nulle dévalorisation : le corps retrouve ses droits.

Ce sont ces balades, ces longues marches, et maintenant ce voyage sur l'Atlantique, qui sont la source de son orientation et de son inspiration.

Lien à la Terre

Élisée découvre son trait fondamental : son lien consubstantiel à la Terre. Il se sent même, un moment, au centre de l'univers, mais il sait que c'est une illusion. Il trouvera par la suite l'expression adéquate :

« L'homme ne vit pas seulement sur le sol, il naît aussi de la terre : il en est le fils, ainsi que le disent toutes les mythologies des peuples. Nous sommes de la poussière, de l'eau, de l'air organisés, et que nous ayons germé dans le limon du Nil, que nous soyons sortis des éclats d'un chêne, que nous ayons été pétris de la terre rouge de l'Euphrate ou des alluvions sacrées du Gange, nous n'en sommes pas moins les enfants de la mère bienfaisante », comme le sont les arbres de la forêt et les roseaux des fleuves. C'est d'elle que nous tirons notre substance : elle nous entretient de ses sucs nourriciers, fournit l'air à nos poumons et nous donne 'la vie, le mouvement et l'être '. Il est donc impossible que les formes terrestres, avec lesquelles la flore et la faune s'harmonisent d'une manière si admirable, ne se reflètent pas également dans les phénomènes vitaux de cette simple partie de la faune qu'on appelle l'humanité ». ³⁴

A l'opposé de Descartes et de la philosophie occidentale, qui oppose le fait humain à la nature et accorde à l'humanité le droit de changer la planète selon son bon vouloir, Reclus inscrit l'homme dans le monde même de la nature. Un texte rédigé quelques années plus tard précise cette pensée :

³⁴ Reclus, *La Terre. Description des phénomènes de la vie du globe*, t. II ch. III « La Terre et l'homme » Paris : Librairie Hachette et Cie, 1881, p. 621-622.

« Quelle que soit la liberté relative conquise par notre intelligence et notre volonté propres, nous n'en restons pas moins des produits de la planète : attachés à sa surface comme d'imperceptibles animalcules, nous sommes emportés dans tous ses mouvements et nous dépendons de toutes ses lois. »³⁵

Le vécu et le réel

Quel est ce monde qu'il éprouve intensément dans sa chair, même si cette expérience est sans doute médiatisée par son passé et ses lectures ? Quel est ce vécu qui le fascine jusqu'à la jouissance ? Il existe au-delà du scientisme et même du savoir scientifique; il ne relève pas, chez Reclus, d'un transfert ou d'une sublimation de la foi protestante de son enfance. Au-delà d'un savoir « objectif, » il est de l'ordre de la géopoésie et même de la cosmopoésie. Ce lien au savoir, que l'on retrouve par exemple dans certaines citations d'Albert Einstein, a été bien décrit par l'écrivain Kenneth White.³⁶

Mais ce corps à corps est beaucoup plus qu'un jeu. Reclus appartient à la très rare famille d'individus qui n'ont pas besoin d'un paradis : il a vu la Terre comme le pays des merveilles. Le bonheur n'est pas dans la richesse, les possessions, mais dans la connaissance des puissances cosmiques, dans la société où chaque individu peut manger à sa fin et dans l'aménagement de la Terre en harmonie avec ces grandes lois.

L'intérêt pour la géographie relève d'un espace de pensée au-delà de la pure démarche scientifique : c'est un questionnement de l'existence. Reclus a contesté les idées mystiques de Karl Ritter, dont il a choisi de suivre les cours, mais c'est sans doute pour se préserver de ses propres extases.³⁷

Comme tout scientifique, Reclus perçoit et vit une réalité qui, comme chacun sait, n'est qu'un point de vue particulier. Le philosophe Blaise Pascal l'a bien dit, à propos du général romain Marc-Antoine, tombant amoureux de Cléopâtre, reine égyptienne : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute

³⁵ Élisée Reclus, « De l'action humaine sur la géographie physique », *Revue des Deux Mondes* (1 déc. 1864) p. 762.

³⁶ «Géopoétique: considérations premières de Kenneth White», <http://www.geopoetique.net/archipel_fr/institut/introgeopoetique/index.html> consulté le 19 mai 2011. Kenneth White a aussi écrit la préface de l'ouvrage de Hélène SARRASIN, *Élisée Reclus ou la passion du monde*, 2004.

³⁷ « nous aurions peut-être dû [...] nous permettre [...] quelques doutes sur la valeur de certaines idées mystiques. » Il est intéressant de remarquer qu'après avoir cité avec éloge son maître Ritter, qui déclarait que la nature est un corps dont l'humanité est l'âme, lui même écrira : « L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même ». Ainsi a-t-il abandonné le mot « âme », trop lié à la métaphysique et à la religion, pour un terme comme « conscience » qu'il a l'audace de rattacher à la nature. Cf. Élisée Reclus, [Compte-rendu de l'ouvrage de G.P. Marsh, *Man and Nature*] « L'Homme et la nature : De l'action humaine sur la géographie physique », *La Revue des Deux Mondes*, vol. 54 (1 déc. 1864) p. 766.

la face de la terre aurait changé. » Le charme qu'inspire une personne tient à d'infimes détails : nous aimons ainsi l'être-qui-est-là, mais avec le temps nous découvrons qu'au-delà de ce vécu il existe d'autres manières de percevoir cet individu. De même, pour tout géographe, il existe un écart entre son appréhension du monde et le monde tel qu'il est. Son travail de scientifique consiste à rectifier son regard, et cette modification de la subjectivité est ce que les psychologues appellent un parallaxe. Ils empruntent le terme à l'astronomie, qui tient compte du fait que l'apparence d'un objet dépend, par exemple, de l'angle sous lequel on le regarde.

Leur réalité n'embrassera jamais la totalité de ce qui est. C'est pour cela qu'ils essaient d'établir « la science », sur des bases qu'ils aimeraient objectives. Ils visent à établir un accord sur les méthodes et les enjeux, à défaut d'atteindre cette totalité. Et d'autres problèmes interviennent alors.

Concilier le vécu et la science

Reclus tentera de rejoindre les critères scientifiques reconnus, mais sans rien concéder de ce qu'il ressent, perçoit et réfléchit. Nourri de littérature et aussi de romantisme, également captivé par un monde de pures intensités, virtuel, sensuel, poétique, il construit sur ce terrain les relations dialectiques qu'il perçoit entre la nature et la société américaine.

Son anarchie est d'abord celle qu'il perçoit du cosmos, qu'il voit comme un ordre plein d'équilibres instables. L'univers est un théâtre où se jouent la puissance, l'immensité, les conflits, et les contrastes : les progrès ne s'accompagnent-ils pas de « régrès » ? Son anarchie, bien avant la naissance du mouvement qu'il a contribué à fonder, c'est d'abord une anarchie cosmique, où « l'harmonie première » se trouve contrariée, entre autres, par l'avidité humaine³⁸. C'est dans cette extraordinaire polyphonie, aux multiples partitions, que Reclus veut travailler : il n'est donc pas surprenant que sa géographie soit multidimensionnelle, qu'elle prenne en compte la sociologie, l'ethnologie, le politique, en même temps que les champs plus traditionnels. La transmission de cet enseignement ne peut se faire dans l'austérité des nomenclatures: il laisse cela aux encyclopédies. Il faut vivifier la géographie en supprimant les frontières entre les diverses sciences et entre celles-ci et l'art: c'est ainsi que « Humboldt, Darwin, Wallace, Agassiz ont traité la géographie : en la rattachant à toutes les autres

³⁸ Notons aussi que Reclus parle souvent d'anarchie plutôt que d'anarchisme. Par exemple dans son article " L'évolution légale et l'Anarchie ," *Le Travailleur*, Genève, vol. II (janv.-fév.1878) N° . 1 p. 7-14.

sciences, ils l'ont renouvelée, ils l'ont rendue vivante ³⁹ ». Et même, plus tard il est vrai, il ne craindra pas de s'adresser à la Société Royale de Géographie en disant, « je ne parle pas en tant que géographe, mais en tant qu'artiste. ⁴⁰ »

L'anarchie de Reclus ne se contente pas d'une géographie du *réalisé*. Elle le questionne pour en découvrir les potentialités.

Le voyage

Il y a donc un incessant passage de l'exaltation et de l'enthousiasme au travail consciencieux et à la recherche d'une approche appropriée. Aussi, le récit de voyage ne se limitera pas à offrir des descriptions de paysage ou à donner dans le pittoresque. En premier lieu, il présente une observation intense de la faune marine, terrestre et aérienne et des plantes. Il va progressivement déboucher sur un tableau général : le contraste entre la précarité des vies et la marche du capitalisme.

Voici qu'à l'embouchure du Mississippi il aperçoit le premier village, Balize, également connu comme Pilotsville. Il observe les habitants et remarque comment, dans ce paysage particulier, ils s'adaptent au milieu naturel en s'évertuant à le dominer :

« Les cabanes sont construites en planches aussi légères que possible afin qu'elles ne s'enfoncent pas dans le sol détrempé, et, pour que l'humidité puisse moins y pénétrer, elles sont juchées sur de hauts pilotis comme sur des perchoirs. Aussi, quand le vent d'orage souffle et que les vagues de la mer viennent l'une après l'autre s'écrouler dans le fleuve par-dessus le cordon littoral, les maisons de la Balize pourraient bien être emportées si elles n'étaient pas amarrées comme des navires : parfois même le village en vient à chasser sur ses ancres. »⁴¹

Mais la suite n'en devient que plus dramatique, car l'air n'est pas une réalité extérieure à l'humain : « Les fièvres et la mort se dégagent incessamment du manteau de miasmes étendu sur la Balize ».

Cette étude de la précarité se trouvera confirmée quelques temps plus tard : après avoir essuyé de

³⁹ RECLUS Élisée, *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes et autres textes*, Joël Cornuault (éd.), 2002. Voir aussi de Joël CORNUAULT, *Élisée Reclus, étonnant géographe*, 1999.

⁴⁰ Mr. Mackinder, Mr. Ravenstein, Dr. Herbertson, Prince Kropotkin, Mr. Andrews, Cobden Sanderson, Élisée Reclus, « On Spherical Maps and Reliefs : Discussion, » *The Geographical Journal*, vol. 22 No. 3 (Sept. 1903), p. 298 : « I speak here, not as a geographer, but as an artist ».

⁴¹ « Fragment d'un voyage... » p. 186.

nombreux orages, Balize sera balayée et abandonnée en 1860 pour être reconstruite ailleurs.

Mais déjà, Reclus découvre l'avancée implacable du capitalisme. Descendant du bateau chaque fois que celui-ci s'enlise, il marche dans les grands roseaux. Il y remarque, dans ce paysage morne et ces marais croupissants, le fil d'un télégraphe électrique : c'est le premier travail de l'homme sur une terre encore inculte, le premier signe de la nouvelle économie : « ce fil annonce aux négociants orléanais à combien de tonneaux de sel, de têtes d'émigrants, de pièces de cotonnade se monte la cargaison »⁴².

Le voici arrivé enfin à bon port. Il entre dans le Nouveau Monde par le biais des milieux francophones de La Nouvelle-Orléans : des compatriotes fraîchement émigrés, des Créoles, des Cadiens et surtout de vieilles familles françaises de planteurs⁴³. Parmi les derniers arrivés, il y a des gens originaires de sa région, des républicains comme un boulanger qu'il fréquente. Mais il a été précédé par divers anarchistes comme le toulousain Anselme Bellegarrigue, qui a écrit ses impressions sur la Louisiane et le Mississippi, et il a peut-être croisé Joseph Déjacque, qui vient de partir pour New York. Ces premières impressions, qu'il approfondira à travers d'autres fréquentations dans l'Amérique profonde, l'entraînent à des considérations plus générales sur les Etats-Unis, mais parfois aussi à des clichés.⁴⁴

Dans ce nouveau pays, il subsiste difficilement, avec de petits métiers. Il est engagé comme docker, ce qui est manifestement au-dessus de ses forces. Heureusement, par un ami commun, le docteur Claude J. B. Lafaye, il obtient un poste de tuteur dans la plantation sucrière "Félicité", de Septime Fortier, dans l'enclave française de la paroisse St. James.⁴⁵

Cet homme de 37 ans, agent immobilier et propriétaire de plantations de canne à sucre, a épousé Félicité, au nom bien symbolique car son père, Gabriel « Valcour », possède la plus grosse fortune du pays et sa mère, Joséphine Roman, est la sœur de l'ancien gouverneur de Louisiane. Au sommet de sa fortune, Valcour a fait construire « le petit Versailles » (terminé en 1844). Quant à Fortier, il a donné en dot de mariage à Félicité, sa deuxième fille, la plantation qui porte son nom et que l'on peut toujours voir, à une cinquantaine de miles de La Nouvelle-Orléans. Mais durant le séjour de Reclus, le malheur

⁴² « Fragment d'un voyage... » p. 187.

⁴³ Reclus ne parlera des Cadiens que plus tard, dans son article sur les Planteurs aux Etats-Unis, E. Reclus, "De l'esclavage aux États-Unis. II. Les Planteurs et les abolitionnistes," *La Revue des Deux Mondes*, vol. 31 (1 janv. 1861) p. 151.

⁴⁴ Jacques Marie Anselme Bellegarrigue (23 mars 1813, à Montfort [département du Gers]– fin 19^e siècle) est l'auteur d'un roman, *Le Baron de Camebrac, en tournée sur le Mississippi*, paru dans *La Liberté de penser*, n°43, juin 1851, et d'un essai sur *Les Femmes d'Amérique* (Paris, Blanchard, 1853). Joseph Déjacque (1822-1864), ouvrier tapissier, publie à New York *Le Libertaire* dans lequel apparaît son utopie, « L'Humanisphère ».

⁴⁵ Il existe aussi une enclave allemande. Gary S. Dunbar a raconté ce séjour dans l'article précité et dans un ouvrage consacré à la biographie de Reclus.

va frapper cet homme avec la mort de son seul fils, puis celle de son épouse. Il se retire dans un village et passe ses journées à prier dans une petite chapelle. Il laissera ses biens à des religieux.⁴⁶

Reclus a-t-il su tout cela ? Ce n'est pas certain, et en tout cas il n'y fait aucune allusion. Son entourage est distant mais courtois et même bienveillant. L'oncle qui a été gouverneur est un apôtre de la réforme des prisons et il s'opposera à la Sécession. Les esclaves semblent bien traités. C'est dans ce cadre, trompeusement paternaliste, en contact permanent avec les esclaves noirs, qu'il réfléchira sur la domination raciale.

Avec l'arrivée du navire à destination, nous quittons le pittoresque, même si le ton reste enjoué. Comme l'a remarqué John P. Clark, la description de La Nouvelle-Orléans insiste sur le caractère précaire de la cité. Reclus écrit : « Il suffit de creuser de quelques centimètres, ou, pendant les saisons de grandes sécheresses, d'un ou deux mètres, pour rencontrer l'eau vaseuse ; aussi la moindre pluie suffit-elle pour inonder les rues, et quand une trombe d'eau s'abat sur la ville, toutes les avenues et les places sont changées en rivières et en lagunes ». L'agglomération lui paraît comme la ville de tous les désastres : le feu « principal agent de transformation de la ville »⁴⁷, les noyades, la fièvre jaune, une moyenne de mille victimes par an, plus de 2500 tavernes où l'on s'adonne aux plus violentes passions suscitées par le cognac et le rhum, une criminalité effrayante au point de compter de 25 à 30 mille arrestations par an. Ainsi, tandis que l'histoire des Etats-Unis est généralement racontée à la lumière des décideurs et de leurs sujets, Reclus inclut les victimes, mais aussi d'autres protagonistes, non humains. Le feu, l'océan, la fièvre jaune, les miasmes sont également des acteurs à part entière.

Cette terre sudiste entretenue par des esclaves lui fait horreur ; quand il retournera aux Etats-Unis, quelques décennies plus tard, il ne reviendra pas en Louisiane, préférant d'autres régions. L'oppression raciale lui apparaît comme une forme de domination aussi cruelle que cruciale. Ses compte-rendus du traitement des Noirs sont saisissants, – il faut lire sa description des enchères publiques, – ils permettent de comprendre ce qu'il écrira quelques années après, dans la période de la Guerre de Sécession.⁴⁸

⁴⁶ Alexandre Septime Fortier (17 mai 1816-13 août 1898) ; Félicité Emma Aime (26 février 1823-1er décembre 1905) ; Gabriel Valcour Aime (1797-1867) ; André Bienvenu Roman (gouverneur de 1831 à 1836 et de 1839 à 1844). Informations trouvées sur <http://www.la-cemeteries.com/Maps/Orleans/Pics/StLouis3Cemetery-OR45/OR45Pics1.htm>, <http://www.eatel.net/~meme/HomeInfo.html>, <http://familytreemaker.genealogy.com/users/c/a/u/Caroline-Caufield/WEBSITE-0001/UHP-0067.html> et <http://climbingthebranches.blogspot.com/> (consultés le 17/07/2011).

⁴⁷ « Fragment », art. cit. p. 190.

⁴⁸ « Fragment », art. cit. p. 189-190.

II. Guerre civile aux États-Unis : Marx ou Reclus ?

C'est d'abord à l'époque de la Guerre de Sécession qu'il utilisera le savoir engrangé lors de son séjour en Louisiane. Comme Karl Marx, il va commenter ce conflit. Et la comparaison entre les deux révolutionnaires est éclairante. Aussi, après un très bref rappel de la situation initiale, on confrontera les deux points de vue.

Les débuts du conflit

L'année 1861 est marquée par des dates essentielles : le parti républicain a remporté les élections de l'année précédente et Abraham Lincoln, élu Président des Etats-Unis, doit occuper la Maison Blanche le 4 mars. Mais le 4 février, sept Etats du Sud, engagés dans la production du coton, font Sécession et s'autoproclament nation indépendante, avec pour nom *Les Etats confédérés d'Amérique*. Lincoln, soutenu par 21 Etats essentiellement nordistes, appelle « L'Union » à la mobilisation. Quatre autre Etats se joignent alors aux Sudistes et ceux-ci déclenchent les hostilités le 12 avril en bombardant le Fort Sumter en Caroline du Sud.

L'attitude de la France, notamment des libéraux, a été étudiée dans divers articles et ouvrages. Pour les aspects qui nous concernent, on peut citer notamment Serge Gavronsky, qui analyse les positions du pouvoir et de l'opposition libérale et ne fait que mentionner Reclus. Plus éclairante pour notre sujet, Barbara Karsky écrit:

« Les libéraux n'arrivent pas à rendre compte des problèmes socio-économiques de la société sudiste, ni de l'attitude générale du Sud vis-à-vis du problème du travail, et de ce fait négligent le problème de l'intégration de l'esclavage dans tous les domaines de la vie du Sud, sa fonction dans la structure de classe, son influence sur le caractère des gens du Sud (y compris ceux qui ne possédaient pas d'esclaves, et les moins affranchis). Leurs analyses se limitent au seul phénomène de l'esclavage, aux relations maîtres-esclaves, aux problèmes de la classe des propriétaires d'esclaves. »⁴⁹

Comment ce point de vue des libéraux français contraste-t-il avec celui du philosophe allemand Karl Marx?

⁴⁹ Serge Gavronsky, "American Slavery and the French Liberals an Interpretation of the Role of Slavery in French Politics During the Second Empire", *The Journal of Negro History*, Vol. 51, No. 1 (Jan., 1966), pp. 36-52. Barbara KARSKY, "Les libéraux français et l'émancipation des esclaves aux Etats-Unis, 1852-1870," *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 21 (oct.-déc. 1974) 575-590.

La lecture de Marx

Les écrits de Marx sont bien connus, et l'ensemble de ses textes est paru sous le titre *La Guerre civile aux Etats-Unis*, ouvrage qui a été souvent commenté. Il a écrit pour de larges publics : celui du journal populaire viennois, *Die Presse*, et celui de l'important quotidien *New York Daily Tribune*.

Depuis 1851, il est le correspondant européen du périodique américain. A ce titre, il a été conduit à traiter plutôt des réactions européennes, notamment britannique, et sa collaboration au journal viennois *die Presse* analyse la situation américaine dans le même contexte occidental.

Il tient surtout compte des classes dirigeantes d'Angleterre et des Etats-Unis : il discute les projets des grands décideurs politiques de ces pays ; il s'oppose sur plusieurs points aux médias du Royaume-Uni, et notamment à une menace d'intervention de ce pays dans le conflit américain. Enfin, avec la collaboration de son ami Friedrich Engels, il s'intéresse aux stratégies militaires et surtout à la configuration économique de la République américaine.

Son information provient de la presse londonienne, mais aussi de ses correspondants aux Etats- Unis. C'est d'ailleurs assez tardivement qu'il prend la plume sur le sujet : son premier article est en anglais et paraît le 11 octobre 1861, pour traiter de « La question américaine en Angleterre » ; le 25 octobre paraît dans *die Presse* son texte sur « La Guerre civile américaine », soit quelques mois après que les hostilités ont commencé.⁵⁰ En contraste avec les médias anglais, il s'oppose à l'idée diffusée par la presse londonienne selon laquelle le conflit serait dû à la question des tarifs. Les historiens contemporains lui donneront raison : ils minimisent la question tarifaire, car elle apparaît peu dans les réclamations des sécessionnistes. De même, à l'opposé de la presse britannique, il argumente à juste titre que l'offensive ne provient pas de l'Union contre les Etats du Sud, mais que c'est tout le contraire⁵¹. Il soutient que le bombardement de Fort Sumter était une provocation à la guerre.

Le Sud peut-il exister comme une nation à part entière ? Une des premières revendications est, en effet, d'ordre cartographique puisque se pose le problème de la partition du pays. Pour les sudistes, « la nature elle-même a solidement tracé la frontière de la région.⁵² » Il existe, en effet, un grand clivage entre les deux sections.

⁵⁰ K. Marx, « The American Question in England, » *Herald Tribune*, New York (11 octobre 1861) ; id. « Der nordamerikanische Bürgerkrieg, » *die Presse*, London, 20 Oktober 1861.

⁵¹ *Die Presse*, 26 et 27 mars 1862

⁵² William Henry Trescot, *The Position and Course of the South* (Charleston: Steam Power-Press of Walker and James, 1850), 8

Marx oppose la structure féodale et esclavagiste du Sud, d'une part, et de l'autre le système industriel du Nord-Est, avec sa finance, ses usines et son salariat. Mais il rejette l'idée que la confédération sudiste constitue un vrai pays :

« De fait, si le Nord et le Sud étaient deux pays aussi nettement distincts que l'Angleterre et le Hanovre, par exemple, leur séparation ne serait pas plus difficile que celle de ces deux États. Mais, il se trouve que, par rapport au Nord, le « Sud » ne forme ni un territoire géographiquement bien délimité, ni une unité morale. Ce n'est pas un pays, mais un mot d'ordre de bataille⁵³. »

Marx juge que l'économie conditionne le politique. Comme il l'écrira plus tard, la forme de l'Etat, la base cachée de toute la construction politique et sociale, se trouve dans le rapport direct entre le propriétaire des moyens de production et le producteur immédiat⁵⁴. Or nous avons affaire à deux configurations sociales différentes. La Guerre de Sécession est ainsi interprétée comme une lutte économique, mais pour le pouvoir :

« Certes, il ne s'agit pas directement d'émanciper - ou non - les esclaves au sein des États esclavagistes existants; il s'agit bien plutôt de savoir si vingt millions d'hommes libres du Nord vont se laisser dominer plus longtemps par une oligarchie de trois cent mille esclavagistes, si les immenses territoires de la République serviront de serres chaudes au développement d'États libres ou d'États esclavagistes, si, enfin, la politique nationale de l'Union aura pour devise la propagation armée de l'esclavage au Mexique et en Amérique centrale et méridionale.⁵⁵ »

Les analyses de Marx s'intéressent donc essentiellement aux principaux dirigeants civils et militaires américains, (et aussi aux décideurs britanniques). De manière indirecte, car il ne le mentionne guère à l'époque, il s'agit de savoir si les Noirs vont grossir la masse salariale et faire concurrence aux ouvriers blancs. Leur émancipation n'est pas la préoccupation première de cet analyste puisque, pour lui, s'il

⁵³ Friedrich Engels et Karl Marx : LA Guerre à aux Etats-Unis, *Die Presse*, 26 novembre 1861. Citation tirée du site <<http://www.marxists.org/francais/marx/works/>> consulté le 20 juin 2011. Les citations qui suivent proviennent de la même source.

⁵⁴ « C'est dans le rapport direct entre le propriétaire des moyens de production et le producteur immédiat - rapport qui dans chaque cas correspond naturellement à un stade déterminé du développement du procédé de travail et de sa productivité sociale - que nous trouvons chaque fois le secret intime, la base cachée de toute la construction sociale et par conséquent de la forme politique du rapport de souveraineté et de dépendance, en un mot de la forme de l'État ». Karl Marx, *Le Capital* Vol. III Chapter 47. La genèse de la rente foncière capitaliste. 2. La rente payée en travail <http://www.marxists.org/francais/marx/works/1867/Capital-III/kmcap3_46.htm> (Consulté le 20 juin 2011).

Il est important de remarquer que Marx ne dira jamais quelle forme politique est associée à une forme d'exploitation donnée. Il ajoute en effet : « Ce qui n'empêche que la même base économique, du moins dans ses lignes essentielles, ne puisse présenter dans la réalité des variations allant à l'infini, dues à des circonstances empiriques innombrables, aux conditions naturelles, rapports de races, influences historiques, etc., variations qui ne peuvent être comprises que par l'analyse de ces circonstances empiriques. » *Ibid*.

⁵⁵ Karl Marx, « La Guerre civile nord-américaine », *Die Presse*, (25 octobre 1861).

rejoignent la classe ouvrière, ils se trouveront eux aussi dans la condition d'exploités.

La perspective de Reclus

En contraste avec les écrits de Marx, ceux de Reclus ont été fort peu analysés par les historiens, et ils n'ont été repris que récemment par les éditeurs.⁵⁶ Il ne s'agit d'ailleurs pas d'une chronique régulière tout au long des événements mais d'articles occasionnels, une douzaine de fois environ, la *Revue des Deux Mondes*, le plus souvent à l'occasion d'un compte-rendu d'ouvrages sur les Etats-Unis.⁵⁷ Reclus tire son information de la lecture des ouvrages américains ou français concernant les Etats-Unis, mais il a aussi l'avantage d'avoir été sur place et d'avoir vécu chez les Sudistes.

En France, l'attitude sur la Guerre civile est loin d'être unanime en faveur des Nordistes. Philippe Roger a montré comment ceux qui favorisent l'expédition de Napoléon III au Mexique souhaiteraient voir les Etats-Unis se démembrer. On en vient à reprocher aux Américains leurs crimes contre les Indiens et les Noirs ; et on parle de plus en plus du Yankee brutal et impérialiste.⁵⁸ En Angleterre aussi, l'idée d'une partition est caressée par les dirigeants, tout comme leurs rivaux français, car l'affaiblissement des Etats-Unis servirait bien leurs intérêts impérialistes.

Reclus, qui ne croit guère aux frontières naturelles, montre que la disparité entre les deux blocs régionaux ne les rend pas autonomes mais joue en faveur du Nord. La divergence d'intérêts est telle, le rapport de force est si grand que le Sud ne peut vivre sans le Nord. Son explication, publiée avant le début des hostilités, s'avère perspicace : l'esclavagisme a placé les Etats du Sud dans une impasse. L'équilibre entre les deux sections du pays est instable et l'affranchissement des esclaves est devenu une nécessité pour le Sud, sous peine de déchéance et de ruine absolue.⁵⁹ La population se développe plus dans le Nord, les manufactures et le capital y sont aussi concentrés, les voies de chemin de fer et les écoles y sont plus nombreuses, le commerce plus important, tandis que les esclaves coûtent plus cher que les hommes libres. En revanche, si le Sud se tournait vers l'industrialisation, ce progrès se retournerait contre les esclavagistes.

Il doute enfin qu'une scission sérieuse puisse arriver, car elle serait catastrophique pour les Etats du

⁵⁶ Soizic ALA VOINE-MULLER, éd. *Élisée Reclus : les États-Unis et la guerre de Sécession. Articles publiés dans la Revue des Deux Mondes*. Les éditions du CTHS, 2007. Une autre édition est parue aux éditions Les Perséides, en 2010.

⁵⁷ La *Revue des Deux Mondes* donne d'ailleurs largement la parole aux antiesclavagistes.

⁵⁸ Philippe Roger, *L'Ennemi américain: généalogie de l'antiaméricanisme français*. Paris: Seuil, 2002.

⁵⁹ E. Reclus, "De l'esclavage aux États-Unis. II. Les Planteurs et les abolitionnistes," *La Revue des Deux Mondes*, vol. 31 (1 janv. 1861) p. 140.

Sud sans l'aide de ceux du Centre, le Kentucky, le Maryland et la Virginie.⁶⁰ Reclus ne s'est pas rendu compte que l'impasse où se trouvent les sudistes les amène à des solutions irrationnelles. Ils sont endettés jusqu'au cou, ne peuvent que difficilement retenir leurs esclaves, ceux-ci ne sont la propriété que d'une infime minorité de blancs. La guerre apparaît comme une potion magique. Mais s'il s'est trompé dans son pronostic, puisque les sudistes se sont lancés dans cette aventure périlleuse, les faits justifieront son diagnostic : la Confédération perdra la guerre et sera envahie par le Nord.

La position de Reclus sur les enjeux du conflit est toute autre que celle de Marx. Il mentionne bien la lutte pour le pouvoir, mais son intérêt majeur est pour les gens de condition modeste : les Noirs en premier lieu, mais aussi les Créoles, les petits Blancs, les Indiens.

Sa préoccupation première est l'émancipation des peuples. Ecrivant avant le début des hostilités, il ne voit qu'une solution véritable : que les Etats du Nord accordent aux Noirs la pleine liberté et le droit de vote : la voie serait largement ouverte pour les esclaves fugitifs. Son raisonnement s'appuie sur l'idée que « les modifications lentes et souvent inaperçues ont une bien plus haute importance » que les mouvements violents et brusques.⁶¹ En fait, le Kansas leur a interdit son territoire et l'Etat de New York redoute la concurrence de la main d'œuvre noire.⁶² Cette réflexion apparemment naïve s'est justifiée sur le long terme. La Guerre de Sécession a bien sonné la fin de l'esclavage, mais elle n'a pas vraiment ouvert le chemin de l'émancipation des Noirs : l'ère de la Reconstruction a été particulièrement sinistre pour cette minorité.

Signalons aussi, car ce n'est pas notre propos, que Reclus analyse avec beaucoup d'attention ce qu'aujourd'hui, depuis Michel Foucault, on nomme la gouvernance. En effet, ce n'est pas seulement aux structures de l'Etat qu'il s'intéresse, mais aux dispositifs idéologiques des divers milieux du Sud. Il montre que les planteurs insistent sur leur droit de maintenir l'esclavage, au nom de la défense de la propriété, réclamation en effet très fréquente dans les revendications des sudistes, comme les historiens l'ont remarqué. Il présente aussi un tableau très complet sur les mentalités des Noirs, de leur personnel d'encadrement, ainsi que celles des Créoles et des petits Blancs.

Enfin, il existe une grande différence entre Marx et Reclus quand ils observent les conséquences

⁶⁰ Ibid. p. 142-143, 146, 152. De fait, seule la Virginie rejoignit les Sudistes et une portion du nord-ouest de cet Etat fit sécession et s'unit au Nordistes.

⁶¹ E. Reclus, "Les Noirs Américains depuis la guerre [civile des États-Unis], 1. Les partisans du Kansas. Les Noirs libres de Beaufort," *La Revue des Deux Mondes*, vol. 44 (15 mars 1863) p. 365.

⁶² E. Reclus, "De l'esclavage aux États-Unis. II. Les Planteurs et les abolitionnistes," *La Revue des Deux Mondes*, vol. 31 (1 janv. 1861) p. 136-137

internationales de la Guerre. Le premier note l'impact des hostilités pour la Grande-Bretagne. Son point de vue est essentiellement occidental. En revanche, Reclus se réjouit de penser que l'opportunité des plantations du coton va se poser pour l'Égypte et l'Inde, permettant à ces deux pays de rejoindre ainsi le concert des grands pays.

Les perspectives de Reclus, si différentes de celles de Marx, permettent de saisir leur perceptions et leurs agencements théoriques différents, ce qui ne peut qu'enrichir à la fois le champ de la géographie et celui de la complexité. Dans le cadre de cette étude, son ouverture à l'ensemble des sociétés du globe, à leurs rapports réciproques et avec la Terre, va trouver son plein épanouissement dans l'une des grandes œuvre d'Élisée Reclus, la *Nouvelle Géographie Universelle*, une œuvre qui mériterait encore aujourd'hui d'apparaître dans toutes les bibliothèques dignes de ce nom.

III. La Nouvelle Géographie Universelle

Le tome 16, consacré aux États-Unis, compte à lui seul 846 pages. Sa rédaction a été complétée par un courte visite du pays en 1889, après un périple en Asie Mineure, en Egypte, en Tunisie et en Algérie.

Reclus mentionne Jacques W. Redway, parmi ses correspondants et inspirateurs ; c'est un bon cartographe et l'auteur prolifique de manuels de géographie. Les collaborateurs habituels ne sont pas indiqués, mais on ne saurait omettre l'influence de Léon Metchnikoff et peut-être de Pierre Kropotkine qui, avec l'école russe de son temps et contrairement aux thèses darwiniennes à la mode, lui a démontré l'importance de la solidarité.

L'ouvrage déroule un panorama du pays, de sa structure et de ses divisions naturelles. Il dépiste ensuite les empreintes des premiers peuples, puis dépeint les tribus indiennes de son temps. Il trace une esquisse des formes de colonisation, des diverses vagues d'immigrants, Blancs et Noirs. Il nous promène ensuite à travers les trois grandes régions du pays : les Appalaches et les États du versant Atlantique, le versant des Grands Lacs et du Mississippi, enfin les Montagnes Rocheuses et le versant du Pacifique. Le volume se conclut par une étude limpide du gouvernement et de l'administration de la république américaine.

L'intérêt de cet ouvrage, qu'on ne saurait trop recommander aux américanistes et à tous ceux qui s'intéressent aux États-Unis, apparaît dès le premier abord. Laissons ici l'étude critique de son contenu pour nous concentrer sur les aspects qui révèlent la singularité du regard de Reclus.⁶³ Et d'abord par rapport à celui de ses compatriotes.

⁶³ Ce tome de Reclus suscita divers compte-rendus, notamment aux États-Unis celui de George C. Hurlbut, « Élisée Reclus on the United States, » *Journal of the American Geographical Society of New York*, vol. 24 (1892) pp. 379-390. Le lecteur intéressé complètera le présent survol par l'analyse de Frédéric Douzet, « Élisée Reclus et l'Amérique, regard centenaire sur un pays neuf, » *Hérodote*, n° 117 (2^e trimestre 2005), pp. 57-76, qui situe cet ouvrage dans plusieurs des problématiques que rencontre la géographie contemporaine. Cf. aussi l'introduction d'Ernesto Mächler Tobar, dans son ouvrage *Un nom confisqué. Élisée Reclus et sa vision des Amériques*, Paris, Éditions Indigo & Coté-Femmes, 2007. Mes remerciements à Didier Giraud qui m'a signalé cet ouvrage.

L'image des USA en France

Les discussions politiques ou sociales sur un pays bien connu ne laissent personne indifférent ; surtout quand il s'agit des Etats-Unis. Le grand public ne soupçonne guère à quel point, à certains moments de l'histoire, ce grand pays a joué un rôle dans l'imaginaire de la planète. Dans le cas de la France, cela relève même parfois de l'obsession et, comme d'autres régions et nations, l'Amérique du nord a été le miroir où elle se regarde. Naturellement, l'opinion a varié dans le temps, avec des revirements et parfois des oublis, affichant des jugements contradictoires et des sentiments inconstants. Les diverses époques ont été signées par quelques grands écrits dont on ne saurait exagérer l'importance, en premier lieu, bien sûr, au sujet des Indiens d'Amérique.

Les Indiens

La Guerre d'Indépendance a signalé la fin de l'intérêt pour les Indiens. Ils disparaissent de l'avant-scène au profit de « l'Américain ». On ne lit plus les *Narrations* des missionnaires jésuites dans les chaires des églises catholiques du royaume. Si Chateaubriand a pris la suite, grâce à des romans quasi mythiques, les élites au pouvoir observent désormais d'autres acteurs et d'autres thèmes ⁶⁴. Ce n'est qu'après la Guerre de Sécession que le discours sur l'Indien reprendra, cette fois pour reprocher aux Américains leurs crimes à l'égard de ces populations.

La compréhension du continent nord-américain commence, à juste titre, par la préhistoire. Les monticules aux formes complexes, les terrasses, les tertres funéraires, les anciens forts :

« dans l'État de l'Ohio, et sur les bords de Brush Creek, un tertre, de forme unique dans le Nouveau Monde et sans analogue dans l'Ancien, représente un serpent gracieusement ondulé et roulant sa queue en un triple tour de spirale : il a la bouche ouverte et tient entre ses dents un œuf d'une centaine de mètres de circonférences ; de la tête à la queue de l'animal, la distance dépasse 300 mètres ⁶⁵»

Il signale les mines de cuivre, les outils, les ouvrages domestiques, guerriers ou décoratifs qui témoignent de la succession des civilisations et de leur variété. En comparaison des tribus de chasseurs et de cueilleurs, Reclus note, ce qui sera admis un siècle plus tard, que les tribus agricoles

« étaient par cela même plus facilement dominées ; un pouvoir solide de chefs et de prêtres, constitué au-dessus d'elles, les tenait fort à l'étroit, pour les 'protéger' contre les

⁶⁴ René de Chateaubriand, *Atala, ou les Amours de deux sauvages dans le désert*, 1801 ; *Aventures du dernier Abencérage*, 1826 ; *Les Natchez*, 1827.

⁶⁵ *Nouvelle Géographie Universelle* t. 16 p. 34.

attaques des chasseurs ⁶⁶ » (p. 57).

La géographie de Reclus réintroduit donc les Indiens. Et même la plus petite tribu est mentionnée. Il s'est appuyé notamment sur la source la plus fiable de l'époque, les travaux de Henry Rowe Schoolcraft (1793 –1864), géographe, géologue et ethnologue, qui découvrit en 1832 la source du Mississippi et fut un pionnier dans l'étude de ces sociétés.

Les Indiens ne sont pas « des âmes à sauver » ni « un problème », mais des êtres humains. On est loin des explorateurs qui avaient décelé des rois et des princesses indiennes, des jésuites qui signalaient des croyances au diable, ou de quelque autre narrateur signalant des populations ou des coutumes qui n'étaient pas sans évoquer la France de Louis XIV. Il tente de prendre ses distances par rapport à l'eurocentrisme. Il rappelle aussi que les interprétations diffèrent selon les observateurs, particulièrement quand il s'agit d'éléments culturels comme les hiérarchies sociales ou les religions. Et il écrit, par exemple : « Le nom de Manitou, que l'on a traduit par celui de « Grand Esprit, aurait été rendu beaucoup plus exactement par celui d' « inconnu. ⁶⁷ »

Toutefois, son vocabulaire aujourd'hui semble parfois désuet, comme lorsqu'il parle de « peuples enfants. » Pourtant, et c'est quelque peu contradictoire, tandis que le recensement de 1890 parle des « indiens civilisés, » notre géographe les désigne comme des Indiens « taxés et jouissant de leurs droits d'Américains ».

Il signale l'existence de tribus engagées dans l'agriculture, le commerce, et même dans l'exploitation des mines, bien avant l'arrivée des Européens. Il réfute ainsi l'argumentation de ces derniers, qui s'approprièrent des terres en prétendant que nul n'en tirait parti.⁶⁸ Il rapporte que les Pimas (en fait le sous-groupe des *Akimel O'odham*) n'ont rien à envier à personne en matière d'habileté :

« Les Pima cultivent les terres avec intelligence et tracent avec beaucoup de soin leurs canaux d'irrigation : les travaux hydrauliques faits par leurs ancêtres pourraient servir d'exemple aux Américains.⁶⁹ »

Il note aussi que les Indiens, grands chasseurs de bison, peuvent aussi être des cultivateurs. Dans *L'Homme et la Terre*, il ajoutera cette importante nuance : « [...] les mêmes individus peuvent appartenir aux stades différents de la civilisation suivant les saisons de l'année.⁷⁰ » Et il met en

⁶⁶ Id. p. 57

⁶⁷ *Nouv. Geog. Univ.* t. 16, p. 55.

⁶⁸ Le nomadisme relatif des chasseurs-cueilleurs était aussi une preuve, pour les colons, que les Indiens étaient inaptes à cultiver la terre.

⁶⁹ Id. p. 66.

⁷⁰ Reclus, *L'Homme et la Terre*, vol. I p. 132.

évidence le poids social des femmes : « Chez les Wyandots de l'Amérique du Nord, le grand conseil de la nation se composait de 44 femmes et de 4 hommes, lesquels n'étaient en réalité que les agents exécutifs de la volonté féminine⁷¹. »

Reclus s'applique à bannir tout simplisme ; il montre la complexité de ces civilisations à travers les structures linguistiques de certains groupes. Par exemple, au sujet de la langue des Indiens, il fait ce commentaire saisissant : « Enfin, dans l'Amérique septentrionale, les langues des Peaux-Rouges étaient en guerre comme les tribus elles-mêmes[...]»⁷².

Il est finalement plus complet que bien des sources américaines, qui ont souvent omis la participation de certaines tribus amérindiennes à la Guerre de Sécession. Il fait, en son temps, ce triste constat : « La guerre civile qui ensanglante actuellement l'Amérique, fait couler le sang indien aussi bien que celui des noirs et des blancs. »⁷³ Mais malgré sa sympathie pour les premiers habitants d'Amérique du nord, il ne cache pas les faits gênants : des tribus combattent dans les deux camps, et celles qui ont des esclaves attaquent les autres. La bataille près du fleuve Arkansas a coûté en deux jours près de deux mille morts.⁷⁴

L'espace et sa représentation

Là aussi, Reclus innove. Et d'abord dans l'iconographie.

On a vu, ci-dessus, qu'il rejette les représentations trop abstraites. Adieu, donc

« la géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives »

Tout cela, en effet, peut se trouver dans les atlas, les dictionnaires et les documents officiels.

« Je ne voudrais pas, en me donnant la facile besogne d'intercaler en grand nombre des tableaux de noms et de chiffres, accroître inutilement les dimensions d'un ouvrage [...] et [...] empiéter sur un domaine qui est celui de la cartographie et de la statistique pure. »

L'ouvrage, comme dans les tomes précédents, multiplie les illustrations et les cartes, il tranche avec les

⁷¹ *Ibid.* vol. I p. 258.

⁷² *Ibid.* vol. I p. 284. Reclus signale aussi la disparition de plusieurs de ces langues.

⁷³ Élisée Reclus, [Compte-rendu] « Histoire du peuple américain, par Auguste Carlier », *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 5^e série, vol. 19 (fév. 1865) p. 15.

⁷⁴ *Ibid.* On trouvera une vision générale dans Arrell Morgan Gibson, « Americans and the Civil War, » *American Indian Quarterly*, Vol. 9, No. 4 (Autumn, 1985), pp. 385-410.

livres bien plus ternes de la même époque. Les gravures et dessins sont quelque peu traditionnels, même s'ils présentent toujours les individus sous leurs traits les plus nobles et sont parfois l'œuvre d'artistes de tout premier plan. A vrai dire, le regard d'Élisée Reclus se révèle sans doute mieux dans son appréhension de l'espace.

Sous sa direction, les cartes tracées par Charles Perron sont étonnantes par leur modernité. Il ne s'agit plus d'une conception rationaliste de la géographie qui imposerait un ordre « tout extérieur ». On est loin de ces mappemondes eurocentriques ou américanocentriques, de ces atlas où n'est pas représentée la répartition des populations minoritaires, de ces plaquettes touristiques qui sélectionnent « ce qu'il faut avoir vu ». Ici, au contraire, on découvre une représentation des courants d'immigration qui inclut l'Afrique noire, une autre du théâtre de la Guerre de Sécession, une troisième d'une réserve de Sioux, et même une répartition des principales universités...

Lorsque Reclus rédige le tome sur les États-Unis, ce pays a perdu ce qu'il appelait « la Frontière », espace plus ou moins inhabité, inconnu et inhospitalier, et ce constat va coïncider avec le nouvel essor de l'impérialisme américain, désormais rivalisant avec les grandes nations européennes. L'espace intérieur du pays perd ainsi une part importante de sa dimension imaginaire: ainsi, jadis, les Puritains avaient considéré la nature environnante comme mauvaise et dangereuse, les événements naturels ponctuant la volonté divine. Toutefois, la dimension imaginaire demeure présente tout au long du dix-neuvième siècle.⁷⁵ Les descriptions des paysages sont souvent liées à des légendes plus ou moins historiques. Le milieu n'est pas perçu comme « extérieur » ou neutre. L'air que l'on respire peut être embaumé par les fleurs ou, au contraire, introduire dans le corps des miasmes dangereux. Et il en est de même pour l'eau.

Reclus, lui, conçoit l'espace comme un champ de forces centrifuges et centripètes qui influencent les sociétés et même qui font corps avec elles, parce qu'elles en reçoivent l'action en retour. Ainsi certains Américains se trouvent au centre, d'autres à la périphérie. Par exemple, la ville de Washington, conçue pour être dans une position « neutre » entre les États du nord et ceux du sud, s'est trouvée décentrée du fait de l'émigration vers l'ouest. Aucune ville américaine ne peut jouer le rôle centralisateur : si l'une possède l'hégémonie dans le domaine de l'art et des lettres, l'autre est puissante du point de vue commercial, une troisième l'emporte par son industrie et une autre par son poids politique. L'espace a un sens politique et pousse les États-Unis vers le fédéralisme.

⁷⁵ Voir Frederick W. Turner, *Beyond Geography: The Western Spirit Against the Wilderness*, Rutgers University Press, 1992

Espace symphonique, aussi, où entrent en jeu l'altitude, la latitude, la température, le climat, les cours d'eau, affectant ainsi la densité de la population. L'humanité à son tour réagit par ses systèmes de représentation et d'appropriation du sol. Le régime de propriété, la natalité, l'immigration, l'urbanisation, déplacent les centres de gravité de la nation. La fin du dix-neuvième siècle signale, aux États-Unis, le perpétuel mouvement vers l'ouest, la fin de la frontière, le grand afflux des nouveaux immigrants.

Comment peut-on être américain ?

Comparer le comportement d'un groupe à celui dont on fait partie sert à s'identifier à celui-ci, se distancier de l'autre, construire un espace social hiérarchisé. Cette pratique fait partie des enjeux identitaires des groupes sociaux, et la présence de "gens de couleur" puis l'immigration massive de la fin du dix-neuvième siècle exacerbent aux États-Unis les réflexes ethnocentriques. Ils n'en ont d'ailleurs pas l'exclusivité. Le dix-huitième siècle avait connu une grande controverse sur la décadence des races et les savants européens ont longtemps considéré que les animaux et les individus du Nouveau Monde traduisaient une difformité révélatrice de la dégénérescence des espèces. Le savant Thomas Jefferson entreprit de récuser cette théorie, mais elle se perpétuait, notamment dans l'analyse des migrations. Ainsi, en 1878, l'influent professeur de géologie à Harvard, l'américain Nathaniel Southgate Shaler, assure que la population de Virginie s'est dégénérée du fait qu'une grande partie de sa population a émigré vers d'autres États ⁷⁶.

On peut être surpris par le fait que Reclus emploie des ethnotypes, c'est-à-dire des clichés pour décrire tel ou tel peuple par des traits psychologiques qu'on lui suppose. Les deux derniers siècles ont en effet tenté souvent cette approche, que l'on trouve d'ailleurs dans bien des écrits. De la « majorité silencieuse » aux « indigènes amicaux ou hostiles », qui ne tente de dépeindre ainsi quelque groupe humain, quelque ethnie ou quelque nation ? Or le sociologue d'aujourd'hui estime que les diverses recherches pour établir une psychologie propre à une population donnée ont toujours abouti à un échec. L'affirmation de l'existence d'une âme collective adonné les tragiques déviations du fascisme. Les stéréotypes accolés à tel ou tel peuple ont entretenu et entretiennent toujours la xénophobie ou même le racisme.

⁷⁶ N. S. Shaler, « The Summer's Journey of a Naturalist », I. *The Atlantic Monthly*, vol. 31, issue 188 (June 1873), cité in *Géographie universelle*, t. I, p. 89 [avec une erreur typographique, « Summer » étant écrit « Sommer »].

Il n'en est pas moins vrai que l'homme du commun distingue toujours par quelque trait de caractère le Parisien du Genevois, le New Yorkais du Texan. S'il est évident que les habitants d'une même ville sont loin de partager le même tempérament, on ne peut nier la présence ou l'absence de traits et de comportements communs. Le nombre de décibels que l'on supporte dans une ville affecte tout autrement l'audition du citadin que celle du paysan. Le rythme des métropoles est tout autre que celui d'une bourgade, et l'Italien passe sans doute plus de temps à table que ne le fait un Anglais. Ainsi les membres d'une collectivité donnée diffèrent dans leur psychologie profonde, mais la vie commune leur façonne quelques traits collectifs, plus ou moins superficiels, que remarque toujours le nouvel arrivant.

Les tentatives de Reclus pour rendre compte des traits psychologiques propres à chaque groupe sont moins heureuses. Les clichés sont relativement peu nombreux. La plupart de ces dénominations – la raideur comparée de l'habitant de la Nouvelle-Angleterre par rapport à l'habitant du Middle West, la plus grande liberté morale des Californiens, et ainsi de suite, - n'ont rien perdu de leur intérêt.

En revanche, peut-être pour mettre une note d'humour, il use et abuse des surnoms et sobriquets qui qualifient les villes ou les groupes sociaux anglo-américains. A propos de Boston, par exemple, il écrit : « ses enfants lui ont donné le nom de Hub ou « moyeu », comme si elle était le centre autour duquel tourne la roue de la fortune américaine. Cambridge est the Hub of the Hub. Et il déclare que les Sudistes ont traité les Bostoniens de « white-livered » ou de « gens à foie blanc », ce qui a indigné un critique.⁷⁷

Ce contraste des tempéraments et des psychologies a pour but de démontrer qu'ils « proviennent surtout du genre de vie si différent qu'ils ont suivi, par suite de la diversité des conditions sociales ». ⁷⁸

Il a jadis écrit que

« c'est la Suisse qui, toute proportion gardée, a dans l'Europe entière le nombre le plus grand de boîteux et d'autres infirmes. Les crétins s'y comptent par milliers, de même qu'en Savoie, dans les Pyrénées et presque tous les pays de montagnes. Quelles que soient la cause spéciale ou les circonstances diverses qui prédisposent au crétinisme et

⁷⁷ NGO, t. 16 p. 178 et p. 88. Cette critique a été faite par George C. Hurlbut, « Élisée Reclus on the United States, » *Journal of the American Geographical Society of New York*, vol. 24 (1892) pp. 379-390, citations p. 385 et 383. Ces reproches ne me semblent guère justifiés. L'élite bostonienne, à la fin du 19^e siècle, se croyait sortie de la cuisse de Jupiter. Quant à l'épithète de « gens à foie blanc », on la trouve bien dans des journaux du Sud ; cf. *The Squatter Sovereign*, 12 juin 1855, 8 juillet et 16 septembre 1856, ainsi cette affirmation selon laquelle les partisans de l'esclavage « attaquèrent avec un hurlement qui sema la panique chez les Yankees au foie blanc. » Bertram Wyatt-Brown, *Southern Honor: Ethics and Behavior in the Old South* (New York: Oxford University Press, 1982), 72-73, aborde la question du lien entre le courage et l'honneur. Il faut cependant remarquer que l'expression désigne la couardise plutôt que « la maîtrise des émotions » comme le pense Reclus.

⁷⁸ Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. I, p. 90.

à l'infirmité du goût, que ce soit le manque d'aération des sources, l'absence de l'iode dans les eaux potables, la rareté des apparitions du soleil, ou plusieurs de ces causes ensemble ; il est certain que les idiots et les goitreux se rencontrent bien plus souvent dans les sombres vallées des monts que dans la plaine libre, éclairée du soleil, ouverte à tous les vents, arrosée par les grands fleuves. ⁷⁹ »

Son but n'est donc pas de stigmatiser, mais de remédier aux problèmes causés par la nature. Il rejette d'ailleurs les déterminismes rigides fondés sur la prédestination géographique ou, comme le croit Marx, sur un déterminisme économique.

L'aspect désuet d'une distinction des groupes par leur psychologie collective ne doit pas nous cacher les trouvailles. Son intérêt va jusqu'à nous offrir de fascinants témoignages, comme cette gravure qui représente "le jeu du loup et de l'ours," dans une tribu indienne, prouve de son intérêt pour le quotidien et le ludique ⁸⁰.

A sa manière, Reclus utilise des ethnotypes dans la perspective scientifique de son temps. Comme l'ethnologie naissante, il s'intéresse à l'origine, la taille et les traits corporels distinctifs des diverses populations, la couleur de la peau, la forme du crâne, la taille, la musculature, leurs différents taux de natalité, de nuptialité et de mortalité. Il est vrai que cette discipline a beaucoup évolué depuis, mais c'est faire preuve d'angélisme que de fermer les yeux sur le patrimoine génétique sous prétexte qu'il a été longtemps interprété de manière fort arbitraire. Il faut ajouter que, par son étude des maladies les plus fréquentes, il fait figure de précurseur.

Le terme de "race", qu'il utilise fréquemment, n'a pas pris le sens explosif qu'il a revêtu depuis le 20^e siècle. Il signale que certains « Peaux-Rouges » sont blancs et que leur visage se colore à l'exposition au soleil ou avec l'âge. Il soulève un problème qu'il estime crucial: l'humanité ne peut s'enrichir que par le mélange des races. Il en multiplie les exemples et tente de repérer aux Etats-Unis des signes

⁷⁹ Reclus, *La Terre. Description des phénomènes de la vie du globe*, 1881 p. 640-641.

⁸⁰ Illustration dans *Nouv. Geog. Univ.* T. 16, p. 47. Dessin de **André Slomczynski, dit SLOM** peintre et dessinateur, d'après une photographie. D'origine polonaise, Slom participa à la Commune de Paris, fut condamné à mort, mais réussit à gagner Genève. Il travailla avec Reclus à Vevey. Cf. « **SLOM André Slomczynski, dit. Peintre, dessinateur,** » *Cantieri biografico degli Anarchici in Svizzera*, <<http://www.anarca-bolo.ch/cbach/biografie.php?id=1679&PHPSESSID=fff009698834a265e1385eaddf432d60>> Consulté le 10/09/2011.

précurseurs. En fait, dans son étude de l'Union américaine, les clichés sont très rares.

On peut penser que Reclus, apôtre de la paix entre les peuples, a volontairement combattu le classement hiérarchique des races et des nations, et il a cherché des traits positifs à tous les groupes qu'il examine. Sa typologie ne relève pas du seul caractère ethnique, des facteurs culturels et surtout économiques y ont leur part :

« sans vouloir dresser de statistiques précises, on peut encore essayer de classer la population des États-Unis par grandes masses, correspondant à une certaine division du travail dans l'ensemble de la nation »⁸¹

Reclus replace chaque collectivité dans le milieu biologique et social dont elle est l'indice, ce qui implique une recherche sur l'ancienneté du groupe, son origine, l'espace qu'il occupe. Il attache une importance cruciale à l'influence de l'environnement sur les populations. Ce regard porté sur l'individu et le peuple, qui ne sont jamais détachés de leurs caractéristiques biologiques, renvoie au lien de l'homme à la nature, à leur interpénétration, j'allais dire à ce « holisme ».

Le respect attentif qu'il porte aux diverses minorités ne cesse de surprendre le lecteur contemporain. Ainsi, tandis que les Noirs d'Amérique ne sont désignés que depuis les années 1960 par le terme « Afro-Américains », on est surpris de trouver l'expression dans ce chapitre. Là encore, le géographe est allé aux sources :

« Les citoyens d'origine africaine repoussent ce nom de 'nègres', pris généralement en mauvaise part, et préfèrent se désigner, nègres purs ou de sang mêlé, sous le terme collectif de 'gens de couleur' ; cependant le nom d'Afro-Américains, qui tient compte de leur double origine, du milieu de leurs ancêtres et du leur propre, s'emploie depuis quelques années le plus communément dans leurs journaux et leurs congrès ».⁸²

Au-delà de la « psychologie » d'un groupe et des études de population, Reclus s'intéresse aussi aux structures collectives. Il décrit les compositions familiales, tribales, ethniques, sociales et culturelles. Il passe en revue les rites de la naissance, de l'éducation, du mariage et de la mort, les vêtements et les architectures. Il présente aussi au lecteur leur caractère, leurs idées et leurs croyances, ainsi que leurs relations avec d'autres collectivités.

La géographie religieuse, si rarement traitée, a aussi sa place dans cette étude, et l'auteur a su repérer

⁸¹ *Nouvelle Géographie universelle*, t. I, p. 88.

⁸² *Nouvelle Géographie universelle*, t. I, p. 689. A noter cependant que Reclus utilise aussi les autres termes.

aussi le néo-bouddhisme et même le très rare phénomène de libre pensée :

« Un autre monument célèbre est une école de douze à quinze cents orphelins, temple corinthien entouré de vastes dépendances : on l'appelle Girard College, en mémoire du fondateur, négociant bordelais, qui légua dix millions de francs, des terres et des maisons à la ville de Philadelphie, où il avait fait sa fortune ; une clause de la donation interdisait à tout prêtre, missionnaire ou ministre de secte quelconque la direction, l'administration, et même l'entrée du collège si libéralement doté. »⁸³

La mémoire des Français

Un autre aspect de ce travail ne paraît pas avoir été remarqué : c'est un recueil des derniers souvenirs collectifs des Français installés en Amérique depuis l'époque coloniale. La nation, il est vrai, se désintéresse du sort de ses émigrés, et ses historiens ont enterré ces centaines d'années de présence sur le sol américain. Il faut relire Reclus pour retrouver les lieux familiers de l'époque, comme Kaskaskia ou Saint Louis⁸⁴. Et à l'opposé de beaucoup d'américanistes ou d'américanophiles, il n'a oublié aucune trace de la présence française sur ce continent, sans pour autant succomber aux pièges d'un nationalisme chauvin⁸⁵.

Les développements internes au pays

Les sources de problèmes ne sont pas seulement ethniques : elles sont industrielles et historiques :

« Nos contemporains des États-Unis ont ces grands problèmes à résoudre sans compter ceux que présentent tous les pays industriels, par suite de l'antinomie du capital et du travail. La terrible guerre qui ensanglanta le sol américain pendant quatre années n'a écarté qu'une partie des dangers et l'on peut craindre que d'autres conflits non moins formidables ne se produisent entre tant d'éléments hostiles. Quoi qu'il en soit, on ne saurait douter du grand avenir de cette fraction si énergique de l'humanité qui s'est emparée de l'espace du Nouveau Monde... et qui, dans la durée d'un siècle seulement, est devenue la plus puissante et la plus riche de toutes les nations. »

⁸³ Ci-dessous, p. 238. Stéphane Girard, philanthrope français de Philadelphie, était libre penseur.

⁸⁴ Je me permets de signaler mon ouvrage, *Cousins d'Amérique. Les Français des Etats-Unis* (Payot, 1988), malheureusement épuisé.

⁸⁵ La page 77 du vol. 16, par exemple, présente une carte des premières colonies françaises du littoral, celles des huguenots de « Floride », c'est-à-dire de Caroline.

Reclus est manifestement impressionné par le développement rapide de la jeune nation, qu'il décrit très longuement. Retenons seulement une question : s'est-il censuré?

Lui qui écrivait en 1866 que « l'air des cités est chargé des principes de mort » décrit de manière saisissante les abattoirs de Chicago, mais ses termes mesurés contrastent par leur sobriété avec ceux du célèbre roman d'Upton Sinclair, qui paraîtra quelques années plus tard :

« Les immenses parcs à bétail (*stockyards*) reçoivent par année jusqu'à dix millions de bêtes, que l'on nourrit sur place avec les produits des distilleries, puis que l'on dépêche en de vastes établissements, où le travail, en grande partie mécanique, se fait avec une sûreté de méthode étonnante : les animaux, à l'entrée même, sont déjà saisis par un nœud coulant, suspendus par la patte à une tringle de fer, et glissent vers le couteau du boucher : le sang coule, et fuit sur une pente inclinée, tandis que les cadavres continuent leur marche vers l'échaudoir et l'écorchoir, vers l'étal où la hache abat la tête et les membres ; ici l'itinéraire bifurque, chaque partie de l'animal, la carcasse, les chairs, la graisse, suivent leur voie respective et à chaque étape des groupes d'ouvriers spéciaux leur font subir les préparations qui les rapprochent de l'état définitif : dix mille bêtes sont, dans l'espace de quelques heures, emmagasinées sous forme de conserves. Ces boucheries livrent annuellement au commerce 500 000 tonnes et un milliard de viande en boîtes pour une valeur d'un milliard de francs.⁸⁶ »

La lecture politique

La littérature française du dix-neuvième siècle s'est intéressée à la dimension politique des Etats-Unis. Une grande étude a été particulièrement influente : *La Démocratie américaine* d'Alexandre de Tocqueville. Car les milieux lettrés et les classes dirigeantes substituent désormais une lecture politique au modèle philosophique de l'histoire. La République américaine sert même de référence alternative aux opposants du Second Empire.

Reclus, qui a séjourné dans ce pays dix ans après Alexis de Tocqueville⁸⁷, inaugure son livre par une

⁸⁶ La citation sur l'air est tirée de Reclus, « Du sentiment de la nature, » Texte de 1866, reproduit dans la revue *Écologie politique* n° 5, hiver 1993, et réédité par les *Cahiers Libertaires* de la CNT de Pau Texte aimablement transmis par M. Gérard Gonet-Boisson. Celle sur les abattoirs se trouve dans Reclus, *Nouv. Geog. Univ.* t. 16, pp. 418-421. On peut fort bien imaginer que notre végétarien, si sensible devant la mise à mort des animaux, a préféré s'abstenir de visiter les lieux et s'est contenté de lire les écrits sur la question.

⁸⁷ Auteur d'un ouvrage de référence, *De la démocratie en Amérique*. Paris : C. Gosselin, 1835-1840. 4 vol.

réflexion sur le bon usage des mots. Il commence par une critique de la manière dont le pays se désigne et donc se voit. Premièrement, l'expression « États-Unis », écrit Reclus, est impropre, parce qu'elle pourrait aussi bien s'appliquer au Mexique. Deuxièmement, dire simplement « the States » – Les États – c'est se considérer « comme s'il n'existait pas d'autres puissances auxquelles ce titre pût convenir. Enfin troisièmement, utiliser le mot « Amérique » sans autre cérémonie, c'est dénier ce même droit aux autres Etats du Nouveau Monde⁸⁸. Cette dernière critique, de bon sens, a été souvent reprise par les Latino-américains. Et pour Reclus, le choix de ces termes révèle une nation dotée d'une volonté de puissance illimitée, sans égard pour ses voisins.

Plus tard, dans le chef d'œuvre où il s'exprime avec le moins de censure, à savoir dans les six volumes de *L'Homme et la Terre*, il sera plus mordant. Sa description de l'épisode mythique des « pères pèlerins » mériterait d'entrer dans une anthologie :

« Animée du même esprit, une 'société' de professeurs, de journalistes, de diplomates et de banquiers patriotes s'était fondée pour constituer un ordre sur le modèle de la compagnie de Jésus, ayant pour seul objectif d'augmenter la force et le prestige de la Grande Bretagne, comme les Jésuites s'efforçaient de travailler à la domination de l'Église : il s'agissait de rebâtir la 'cité de Dieu' au profit des Anglais, ses élus. Evidemment, les colonies de langue anglaise, haut Canada, Cap, Australasie faisaient partie de la grande confédération projetée ; mais, en outre, la branche la plus puissante de ce que l'on appelle si faussement la race 'anglo-saxonne', la république des États-Unis, devait entrer dans la ligue panbritannique, puisque les citoyens qui la composent parlent aussi la langue anglaise. Toutefois, une question des plus épineuses se posait aussitôt devant les ligueurs : 'A qui appartient l'hégémonie dans la prise de possession du monde ? Aux Anglais ou aux Américains ?' »

La *Nouvelle Géographie Universelle* répond à cette question dès la toute première carte. Son titre : « Accroissements successifs de la puissance nord-américaine ». Elle révèle l'étendue réelle des territoires acquis : la Louisiane, bien plus large que l'État du même nom, les empiètements sur le Mexique, qui lui ont valu le Texas, le Nouveau-Mexique, des versants du Colorado, du plateau d'Utah, puis l'achat de la Californie et d'une autre bande du territoire au sud de la rivière Gila. On y voit aussi, ce qui apparaît rarement, les territoires cédés par la Grande-Bretagne et même, en 1872, l'archipel San Juan.

Notre géographe n'entonne pourtant pas l'habituel couplet sur les États-Unis, « pays unique au destin

⁸⁸ *Nouvelle Géographie universelle*, t. I, p. 1-2.

exceptionnel ». Il n'hésite jamais à comparer ses « spécificités » à des phénomènes similaires, quitte à recourir à l'histoire de longue durée. Par exemple, l'afflux européen vers les États-Unis est rapproché de l'invasion des nations d'Asie dans l'Empire romain ; il évite soigneusement de traiter de barbares les uns ou les autres et entreprend ainsi, du même coup, une discrète mise au point d'une mémoire collective qui n'avait gardé que le souvenir de « vandales ». Enfin, quant à la mission de l'Amérique dans le monde, telle qu'elle fut déjà proposée par le grand poète Walt Whitman,

« [il] se demande si le prophète n'a pas trop grandi son peuple en lui donnant une mission que malgré sa jeunesse et sa force il ne saurait remplir à lui seul. Sans doute l'Amérique, tard venue parmi les nations, est l'une de celles dont l'exemple sera le plus utile et la part d'action la plus large dans l'œuvre commune ; mais en dehors de la solidarité entre hommes de toute race et de tout continent l'accomplissement d'aucun progrès se peut-il concevoir ? »⁸⁹

Le jeune Reclus a déjà écrit en 1857

« L'absorption graduelle du Mexique et de l'Amérique centrale – que leur configuration géographique semble rendre éminente, – bien loin de nous effrayer, nous rassure au contraire ; car les États-Unis perdront d'autant plus de leur énergie agressive qu'ils s'étendront sur un plus vaste espace et formeront une masse politiquement moins compacte. Les nations conquises ne disparaissent pas du jour au lendemain, elles continuent sourdement la lutte et menacent continuellement l'existence de l'État puissant qui a cru les supprimer en leur donnant un autre nom. [...] C'est ainsi que l'annexion de la Louisiane, du Nouveau-Mexique, de la Californie a réellement affaibli la république en agrandissant son territoire, parce qu'elle donnait en même temps une nouvelle énergie à la dissension des partis. [...] Le principe de la destinée manifeste dont parlent tant les Américains du Nord est vrai, mais non pas exactement comme ils le comprennent ; car l'est leur destinée manifeste de ne jamais conquérir l'Amérique du Sud. Il est vrai, puisque toutes les civilisations doivent se pénétrer l'une l'autre, l'Amérique du Sud sera saxonifiée mais à la condition d'*hispanifier* l'Amérique du Nord.⁹⁰ »

Reclus souligne les résistances à la création d'une nation homogène, résistances que, dans le passé, l'Europe avait vu comme un frein à l'émergence de cet État :

« Ainsi les États-Unis ont, de par l'inégal peuplement des difficultés toutes spéciales pour arriver à constituer l'homogénéité nationale, et ces difficultés sont encore accrues par la différence des éléments ethniques en présence. [...] »

⁸⁹ *Nouvelle Géographie Universelle*, t. 16 p. 105-106.

⁹⁰ “Nouvelle-Grenade”, *L'Union*, New Orleans, v. 1, n° 191, 11 August 1857, p. 3.

Ces difficultés dans la gouvernance, qu'il imagine croissantes, l'amènent à examiner dans le détail les formes qu'elle prend à l'intérieur du pays. Contentons-nous de remarquer comment, bien informé de l'influence de son pays sur la République américaine naissante, il en tire une leçon sur le rôle de l'urbanisme dans les formes de gouvernance. Il cite l'architecte français L'Enfant, qui a conçu les plans de Washington, la capitale des Etats-Unis, sur l'idée de « distances magnifiques » ; celles-ci doivent imprimer l'idée de la majesté. Invitation muette à contempler la transcendance du pouvoir, cette signification de l'espace est appropriée et utilisée par les autorités établies. Ainsi, le spectacle des distances invite un peuple à reconnaître la grandeur de ceux qui le gouvernent. L'effet de distance joue un rôle dans la structure politique et sociale, comme on le voit pour la capitale, mais s'il s'agit d'une distance établie par l'architecte ; d'autres sont l'effet du continent.

Il est évident qu'un siècle après Reclus on a considérablement enrichi les informations qu'il présente, notamment en matière d'archéologie, de connaissance des peuples premiers, des situations économiques, écologiques et autres. On est loin toutefois d'avoir exploré tous les univers que son œuvre a visités. Si la perspective féministe a ouvert de nouveaux territoires, celles sur l'enfance et la jeunesse semblent encore en friche.

En guise de conclusion

Au terme de cette recherche, il est clair que les randonnées, les longues marches et l'exil du jeune Élisée Reclus ont marqué son regard de géographe. Ce fait n'est pas sans évoquer, toutes proportions gardées, l'affirmation de Gilles Deleuze :

« Les grandes aventures géographiques de l'histoire sont des lignes de fuite, c'est-à-dire de longues marches, à pied, à cheval ou en bateau [...] c'est toujours sur une ligne de fuite qu'on crée, certes pas parce qu'on imagine ou qu'on rêve, mais au contraire parce qu'on y trace du réel, et que l'on y compose un plan de consistance.⁹¹ »

Ce plan de consistance s'est construit sur un certain nombre de choix qui, comme on l'a vu, tournent autour de l'idée d'harmonie et d'équilibres toujours instables dans l'univers et dans l'anarchie. Ces divers engagements posent des questions toujours brûlantes, d'ordre social et d'ordre épistémologique.

Il faut d'abord se demander où en est aujourd'hui l'éducation populaire en matière de géographie.

⁹¹ G. Deleuze, in G. Deleuze, Claire Parnet, *Dialogues*, Flammarion (Champs), 1996, p. 164.

Avons-nous réfléchi sur les besoins contemporains en ce domaine ? Existe-t-il des courants sur lesquels nous appuyer ? A l'heure où, de par le monde, on démantèle l'éducation publique et les universités, pour les adapter au nouvel ordre mondial, l'idée d'un travail alternatif, hors des structures institutionnelles, est des plus urgents. Si nous ne voulons pas rechuter dans quelque nouvelle forme de malthusianisme ou de darwinisme social, la révolution reclusienne nous invite à une géographie qui met en contraste les grands prédateurs internationaux face à une géographie de l'émancipation.

Des questions anciennes ou nouvelles sont posées aux scientifiques. Convient-il d'utiliser le langage mathématique ou d'entremêler le vocabulaire et les concepts spécifiques des diverses disciplines spécialisées dans leur objet pour présenter des faits aussi multidimensionnels et complexes que ceux qu'étudie Reclus ? Une forme de langage accessible au plus grand nombre ne serait-elle pas finalement plus adéquate, en dépit de ses imprécisions ? Le travail sur des données purement virtuelles dispense-t-il d'un contact direct avec la nature ? Est-ce que l'ère numérique dans laquelle nous sommes entrés ne risque pas de dénaturer notre sensibilité aux divers phénomènes terrestres ? Notre regard sur les tsunamis, par exemple, ne risquent-ils pas d'être façonné par les informations des médias et leur discours de catastrophe ? Ou bien existe-t-il aussi la possibilité d'une vision constructive et même esthétique dans nos rapports avec les divers mouvements de notre petite planète ? Enfin, une théorie de la complexité ne devrait-elle pas inclure le regard personnel du chercheur ?

La distance que prend Élisée Reclus par rapport aux postulats de la géographie de son temps invite aussi à la réflexion. Comme le rappelle Deleuze, l'idéal de la science était axiomatique ou structural, le géographe opérait un recodage, une remise en ordre⁹². Reclus, lui, se situe plutôt sur l'événementiel, il recherche le singulier, les lignes du devenir, tout en critiquant la sacro-sainte loi du progrès, instrumentalisée dans les luttes pour l'hégémonie :

« Ces exemples suffisent pour montrer que la prétendue loi du progrès, déterminant le transfert successif du foyer mondial par excellence dans le sens de l'Orient à l'Occident, n'a qu'une valeur temporaire, locale, et que d'autres mouvements sériels ont prévalu en diverses contrées, suivant la pente du sol et les forces d'attraction que suscitent les conditions du milieu. Néanmoins il est bon de se remémorer la thèse classique, non seulement à cause des faits qui en expliquent la naissance, mais aussi parce qu'elle est encore revendiquée par une ambitieuse nation du « Grand Ouest », qui clame hautement ses droits à la prééminence. Mais n'est-il pas devenu évident, pour les membres de la grande famille humaine, que le centre de la civilisation est déjà partout, en vertu de mille

⁹² Deleuze, op. cit. p. 81-82.

découvertes et applications qui se font chaque jour, ici ou là, et se propagent aussitôt de ville en ville sur la rondeur de la Terre ? »⁹³

Les divers écarts de Reclus seraient-ils des indices de la créativité scientifique ? Les sciences contemporaines peuvent-elles accepter une pluralité de théories, du moment que certaines règles d'objectivité sont maintenues, et dans ce cas peuvent-elles travailler en harmonie les unes avec les autres plutôt que dans une concurrence égoïste entre chaque école de pensée ?

L'attachement viscéral dont Reclus témoigne dans la découverte de chaque environnement aboutit donc à une argumentation naturaliste. Elle débouche sur une mésologie, une science des milieux, ou plutôt une philosophie « molle » des rapports entre les ensembles et leurs parties. Le ton avait d'ailleurs été donné dès la première illustration du premier numéro de la publication, qui représentait la terre vue du ciel ⁹⁴. Elle s'accompagnait d'une invitation à la modestie et à la recherche :

« La Terre n'est qu'un point dans l'espace, une molécule astrale ; mais pour les hommes qui la peuplent cette molécule est encore sans limites, comme aux temps de nos ancêtres barbares. ⁹⁵»

Les rapports de causalité, signature de la science, semblent à première vue céder la place à un flou artistique :

Que doivent les nations à l'influence de la nature qui les environne ? que doivent-elles au milieu qu'habitèrent leurs ancêtres, à leurs instincts de race, à leurs mélanges divers, aux traditions importées du dehors ? On ne le sait guère... » ⁹⁶

Lucien Febvre montre la pertinence de cette approche :

« Rien de strict, rien de rigide, rien de mécanique : une fois de plus, il se vérifie que l'accord qui s'établit entre le globe et ses habitants se compose à la fois d'analogies et de contrastes »⁹⁷.

On peut penser que cette prudence dans l'étude des causalités ouvre la porte aux théories plus contemporaines sur la complexité ou le chaos. Nous avons vu qu'il parle d'*association de forces* : force d'une nation comme les Etats-Unis, force de l'association, entre personnes, forces telluriques aussi, et comme l'écrit Daniel Colson à propos de Malatesta :

« le projet libertaire prend corps dans l'ensemble et la combinaison infinis des forces

⁹³ *L'Homme et la Terre*, (1908) t. VI, p. 524.

⁹⁴ *Nouvelle Géographie universelle*, t. I p. 3

⁹⁵ *Nouvelle Géographie Universelle*, t. I p. 1.

⁹⁶ *Nouvelle Géographie universelle*, t. I, p. 5.

⁹⁷ *La Terre et l'évolution humaine, Introduction géographique à l'histoire*. Paris : Albin Michel, 1970 [1922], p. 194.

collectives et donc de tous les êtres de la nature, y compris les « *forces telluriques* » dont parle Élisée Reclus, « *les continents et les îles qui surgirent des profondeurs de la mer et l'Océan lui-même, avec ses golfes, les lacs et les fleuves, toutes les individualités géographiques de la Terre en leur variété infinie de nature, de phénomènes et d'aspect port[ant] les marques du travail incessant des forces toujours à l'œuvre pour les modifier* »⁹⁸.

La réalité questionne Reclus par le filtre de son anarchie. Il juge stérile un travail de pur constat, et par surcroît étroitement enfermé dans une spécialisation. Il cherche moins à imposer des modèles ou des idéologies, qu'à questionner son champ d'observation pour créer une géographie des possibles.

A l'heure où notre planète révèle ses limites, où l'espace se réduit, mais où les populations se mêlent aujourd'hui plus que jamais, ouvrant la voie à de nouvelles complexités, Reclus, le géographe-anarchiste, continue d'interpeller ceux qui œuvrent pour une géographie qui laisse aussi sa place à la colère, la compassion et les espoirs.

Remerciements

Ce texte n'aurait pas vu le jour sans les commentaires, les conseils et les encouragements de John Clark, Guy Dumons, René Fugler, Didier et Marielle Giraud. Je reste seul responsable des erreurs éventuelles. Je suis également reconnaissant à Marceau Giraud de m'avoir procuré les articles de Reclus "De Bordeaux à Cette", parus dans le *Journal pour tous* et à David Alejandro Ramírez, qui m'a communiqué les indispensables articles du même auteur parus dans *L'Union*. Tous mes remerciements aussi à Gary Dunbar, qui a vraiment stimulé ma recherche sur la vie de Reclus à La Nouvelle-Orléans.

⁹⁸ *L'homme et la Terre*, tome I, 1905, pp. II et I. Daniel COLSON, *L'anarchisme de Malatesta*, Atelier de Création Libertaire, 2010. (souligné par D. Colson)

BIBLIOGRAPHIE

Publications d'Élisée Reclus relatives aux États-Unis

Voyage à La Nouvelle-Orléans

« Fragment d'un voyage à La Nouvelle-Orléans, 1855," *Tour du Monde* I (1er semestre).

Ecrits sur la Guerre de Sécession

1860

► [Compte-rendu] "De l'esclavage aux États-Unis. I. Le Code noir et les esclaves ," *La Revue des Deux Mondes*, vol. 30 (15 déc. 1860), 868-901.

1861

► [Compte-rendu] "De l'esclavage aux États-Unis. II. Les Planteurs et les abolitionnistes," *La Revue des Deux Mondes*, vol. 31 (1 janv. 1861) p. 118-15

► " Le coton et la crise américaine ," *La Revue des Deux Mondes*, vol. 37 (1 janv. 1862), p. 176-208. Extrait s.l.n.d. In-8°, paginé 176-208. ([Bibl. Nat. de France](#)) : 8° S 15525)

► [Compte-rendu] "Les Livres sur la crise américaine," *La Revue des Deux Mondes*, vol. 42 (15 nov. 1862) n° 2, p. 505-512.

► [Compte-rendu] "Les Noirs Américains depuis la guerre [civile des États-Unis],

► 1. Les partisans du Kansas. Les Noirs libres de Beaufort," *La Revue des Deux Mondes*, vol. 44 (15 mars 1863) p. 364-394.

► " Les Noirs Américains depuis la guerre. 2. Les plantations de la Louisiane. Les régimes africains. Les décrets d'émancipation ," *La Revue des Deux Mondes*, vol. 44, (1 avr.) p. 691-722." Un ex. n.p., 1863. ([Harvard Widener](#) : US 10760.6)

1864

► [Compte-rendu] " Un écrit américain sur l'esclavage ," *La Revue des Deux Mondes*, vol. 50 (15 mars 1864) p. 507-510.

► [Compte-rendu] ." La commission sanitaire de la guerre aux États-Unis ," *La Revue des Deux Mondes*, Vol. 51 (1 mai 1864) p. 155-172.

► " Histoire de la guerre civile aux États-Unis ; Deux années de la grande lutte américaine ," *La Revue des Deux Mondes*, Vol. 53 (1 oct.) p. 555-624. Extrait s.l. n.d. In-8°, paginé 556-624

1865

► [Compte-rendu] « Histoire du peuple américain, par Auguste Carlier ," *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 5° série, vol. 19 (fév. 1865) p. 143+164.

1866

- *Histoire des Etats américains. États-Unis...* [Signé : Élisée Reclus.] (S.l.n.d.) In-8°, paginé 646-788.
([Bibl. Nat. de France](#)) : « Annuaire des Deux Mondes. Livre 7e. Race anglo-américaine. - Extrait de *La Revue des Deux Mondes* », 1866). Cote : 8° Pb. 5569]

Décrit les dernières années de la guerre et la fin des hostilités.

1867

- « John Brown, » *Coopération* du 30 juin 1867.

Autres écrits sur les Etats-Unis

1859

- " Le Mississipi. Études et souvenirs." (va jusqu'à Chicago in Paul Reclus, *Les frères...* p. 28)
" 1. Le cours supérieur du fleuve." *La Revue des Deux Mondes*, T. 1 Vol. 22 (15 juil. 1859) p. 257-296
► " 2. Le delta et la Nouvelle-Orléans," *La Revue des Deux Mondes*, T. 2 Vol. 22 (1 août 1859), p. 608-646.

1861

- [Compte-rendu] "Le Mormonisme et les États-Unis ," *La Revue des Deux Mondes*, Vol. 32 (15 avr. 1861) p. 881-914.

1863

- [Compte-rendu] "Report on the Physics and Hydraulics of the Mississippi [sic] River... by Captain A. A. Humphreys and Lieutenant H. L. Abbott..." *Bulletin de la Société de géographie*, 5° série, vol. 5 (fév. 1863), p. 126-161.

1864

- Préface de l'ouvrage de George Walker, *La dette américaine et les moyens de l'acquitter*. Paris : E. Dentu. 32 p.

1877

- " La Grève d'Amérique ," *Le Travailleur* Vol. 1 (sept. 1877) n° . 5, p. 6-16.

([Bibl. Nat. de France](#)) 8° R. 28430 [S.l.n.d. In-8°, paginé 6-16]).

1878

- "La Passe du Sud et le port Eads dans le delta mississippien," *Revue lyonnaise de géographie*, vol. 1 (12 janv. 1878), b° 3 p. 145-149.

([Bibl. Nat. de France](#)) : 8° Pb. 5564

1890

- [Notice pour la carte physique de l'Amérique du Nord (Grand Atlas Schrader, Hachette, 1890). Signé : Élisée Reclus.] S.l.n.d. In-8°, 9 ff. n. ch., cartes.

[\(Bibl. Nat. de France\)](#) : 8° P. 1310).

1892

► Nouvelle géographie universelle. La Terre et les hommes. Tome XVI. Les États-Unis

1895

► "Review: Recent Books on the United States," *The Geographical Journal*, Vol. 6, No. 5. (Nov., 1895), pp. 448-453.

1899

► [Compte-rendu] "E. W. Sikes, The Transition of North Carolina from Colony to Commonwealth," *L'Humanité nouvelle* vol. 5 (10 juil. 1899) N°. 25 p. 126-127.

1900

► [Compte-rendu] "Th. Bentzon [pseud. de Thérèse Blanc], Notes en voyage. Nouvelle-France et Nouvelle-Angleterre," *L'Humanité nouvelle*, vol. 6 (mai 1900) n° 35 p. 617.

1903

► [Compte-rendu] "J. W. Powell, Annual Report of the Bureau of American Ethnology (1897-1898), part I," *L'Humanité nouvelle*, vol. 9 (août 1903) n° 50 p. 442-445.

1906

► *L'Homme et la Terre* Tome VI pp. 79-116 et *passim*.